

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
ÉPIGRAPHE.....	v
<i>LA VALSE DES OMBRES</i>	1
INTRODUCTION.....	80
PARTIE 1 : QU'EST-CE QUE L'AUTOFICTION?.....	83
PARTIE 2 : INTERPRÉTATION ET HISTOIRE.....	88
PARTIE 3 : LA SURINTERPRÉTATION DES TEXTES.....	96
PARTIE 4 : APPLICATION DE LA THÉORIE À <i>LA VALSE DES OMBRES</i>	101
CONCLUSION.....	106
BIBLIOGRAPHIE.....	108

Les bons amants font de bons ennemis...

Traduction libre de :

Good lovers make great enemies...

-Ben Harper

LA VALSE DES OMBRES

C'est ici que tout a commencé

Hier, j'en ai eu assez. J'ai décidé que le temps était venu pour que je fasse du ménage. Du ménage dans l'appartement, du ménage dans ma vie, du ménage dans mes amis... Je me suis lancée dans un projet astronomiquement ambitieux, hélas, trop grand pour moi seule. Je m'en croyais pourtant bien capable. Dans ma tête, tout filait à vive allure et cela se déroulait à merveille. Des idées comme celles-là, ce n'est pas ça qui manque. La preuve, c'est qu'en regardant le calendrier, c'était absolument réaliste. J'avais juste oublié qu'il m'aurait fallu deux mois de congé.

Une semaine pour faire le ménage *spic and span* de toutes les pièces de l'*appart*. Les murs, les fenêtres, les rideaux, le plancher, les meubles, les garde-robes et les armoires avec ce qu'il y a dedans. J'ai en horreur la moindre petite poussière et je déteste voir voler les poils de chat à travers les rayons de la lumière. Si au moins cette vieille minoune finissait par crever, je serais moins hystérique avec ma guenille. Ma chatte mordille mon foulard, mes chaussures, mon papier de toilette, les fils de téléphone; elle ronge tout. C'est à croire que cette satanée bestiole jeûne et qu'elle déprime en même temps que moi. Je n'avais jamais rencontré un félin « dépendant affectif ». Je me demande bien quel diagnostic on me donnerait à moi. En tout cas, il y aurait moins de bactéries et de maladies si le grand ménage du printemps se faisait de temps en temps. Cinq pièces, une pièce par journée, pendant cinq jours, pour une semaine régulière de lundi à vendredi, ensuite une fin de semaine de congé. Non mais n'était-ce pas le *planning* du siècle?

La semaine suivante, écrire au moins cinq pages par jours pour les cinq jours de travail de la semaine et garder la fin de semaine pour les corrections, alors en un mois et demi, le mémoire est terminé. Il ne resterait plus qu'à le corriger. Je pourrais suivre mes séminaires paisiblement, prendre quelques sessions de repos et me prélasser dans mon sofa devant une émission néfaste pour le cerveau. Je devais vraiment être gelée quand j'ai pensé à ce plan. Tu parles d'une idée. Autant s'inscrire à un cours de *Rigueur 101 et oubliez de vivre*. Le résultat peut sembler intéressant mais, pour y arriver, faudrait quasiment frôler la démence! Clouée devant un ordinateur pendant des heures alors que tous les autres humains profitent de la vie! Pff! Moi qui n'arrête pas de tourbillonner sur ma chaise, de me lever aux deux minutes pour aller voir quelque chose, qui pisse sur commande, qui tombe dans la lune d'un rien, qui vais prendre une douche quand je ne suis pas inspirée, qui grignote pour passer le temps, qui me relève pour aller chercher autre chose à bouffer, qui ne suis plus concentrée du tout parce que mon estomac a du mal à digérer toutes les cochonneries que je viens de lui refiler. Moi qui, à la première occasion, me trouve quelque chose de plus amusant à faire... C'était vraiment un plan rempli de bonnes intentions.

Puis viendrait le temps de larguer tous ceux et celles qui m'entourent de leur énergie négative ou qui croient qu'ils sont positifs, mais qui me brûlent parce que j'essaie de les suivre dans leur rythme de vie d'adolescents. Je ne suis pas capable de dire non. Je ne peux jamais refuser une invitation. Alors, pour ce qui est de m'éloigner de certains vautours, il faudrait que je déménage. Non, il faudrait qu'ils déménagent; je ne saurais quitter ma petite vie. Je dois être une voyante parce que c'est ce qui est arrivé. Tout le

monde a disparu; et pendant que j'étais encore dans les *vapes*, je tentais de déceler l'instant qui m'avait fait décider de prendre ce changement de cap. Ce ménage me fera du bien, mais revenons un peu juste avant, avant cet abîme, quand la vie défilait alors que rien n'avait vraiment d'importance. Allons danser, tout ira mieux après.

Névralgie

J'ai tout essayé. Acétaminophène, ibuprophène, analgésique, antipyrétique, bextra... Tous aussi « miraculeux » les uns que les autres, j'ai sans cesse l'impression d'avaler des comprimés placebos. Blancs, roses, orange, ils passent dans mon œsophage comme des vitamines Pierrafeu sans m'apaiser. Les compagnies pharmaceutiques se payent notre tête en nous vendant ces dragées. Ils nous prennent encore plus pour des idiots en nous faisant avaler que ces trucs sont efficaces. Foutaise! Si seulement ça fonctionnait, je ne passerais pas mon temps à en acheter en quantité industrielle en espérant tomber sur LA pilule salvatrice! J'ai l'impression de me retrouver dans une publicité de Réno Dépôt : « Si ça existait, on l'aurait ».

Pendant ce temps, comme une grande naïve, je continue de gober ces saloperies qui ne font que m'éclaircir le sang et me déculpabiliser de ne pas m'être soignée. À quoi sert notre médecine moderne si tout ce qu'elle peut nous dire c'est : « Prenez du repos et buvez beaucoup d'eau »? Ont-ils déjà essayé, ces fabuleux docteurs en bons conseils, de

boire abondamment lorsque leur ventre est gonflé comme une marée montante prête à déborder d'un torrent sanguinaire? J'ai l'impression qu'Hiroshima II provient de mon utérus engorgé, et tout ce que ces abrutis déguisés en savants fous trouvent à me dire c'est de boire! Et, comme si ce n'était pas assez, la voisine du jardin secret, cette coquine de vessie, habituellement minuscule comme une mouche, puisque je pisse aux dix minutes, prend miraculeusement des proportions gigantesques juste pour me narguer. Et je ne vous parle pas encore du cousin l'intestin qui s'emballe, se tord et s'excite à la moindre pression. Je devrais porter des « combines à panneaux », ça serait plus pratique.

« Efficaces contre les nausées, les étourdissements, les maux de tête, les sueurs froides, les crampes menstruelles et musculaires ». Espérons que ce ne soit pas uniquement des hommes qui aient testé ces produits. En tout cas, j'attends toujours le sondage téléphonique des fabricants pharmaceutiques concocté pour s'informer auprès des consommateurs du degré d'efficacité de leurs produits et du taux de satisfaction de leur clientèle. Il n'y a que les cartes de crédit qui me harcèlent en m'appelant sans relâche pour me vendre des *innocenteries*. Je n'en ai rien à foutre de leurs promotions. Tout comme je m'en balance qu'il existe maintenant du beurre d'arachides avec chocolat au goût tellement amélioré. J'ai horreur des arachides. Je dois être dingue. Si seulement le message pré-enregistré *Tylénol*, *Advil* ou *Motrin* appelait... mais il n'est pas bête. Il sait trop ce que je lui répondrais. La vérité n'intéresse aucun commerçant. Ces produits continueront d'être vantés à la télé comme étant les plus recommandés par les médecins... Je délire. C'est vraiment « abusif » comme réflexion.

Il y a de ces jours où le monde entier semble être contre moi, où j'en ai assez. De ma mère jusqu'à l'animatrice des résultats de la loterie, personne ne veut mon bonheur. Bien que je souffre à l'occasion de paranoïa démesurée, il faut dire que mes hallucinations sont souvent justifiées. Pour remédier à la situation et me changer les idées : des litres de café, d'innombrables doses de nicotine et d'interminables séances de potinages pseudo-psychanalytiques avec des copines. Rien de mieux que de chialer et de se vider le cœur sur les misères quotidiennes avec des personnes si compréhensives. L'injustice et le mensonge me donnent la migraine.

Pourquoi faut-il que je sois indispensable? Tout le monde me prend pour Mère Teresa. Je passe mon temps à réanimer des âmes éteintes. S'il y a bien une âme à sauver, c'est la mienne. Le téléphone ne cesse jamais de sonner. J'ai juste envie de lui couper les vivres et de lui sectionner le cordon ombilical. Même débranchée, je suis certaine que tout le monde finirait par me rejoindre.

Rapport-gratuit.com 
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Je n'en peux plus. Je suis fatiguée de me prendre la tête pour des chimères. Je crois que des vacances s'imposent. Non. Il faut oublier cette éventualité; l'argent finirait par manquer. J'aurais besoin d'un exutoire, d'une « sale brosse ». Assez assommante pour me permettre d'oublier les petits tracas quotidiens et de lâcher mon fou. Le lendemain, je n'aurais qu'à me repentir d'avoir trop fêté parce que le crâne veut m'éclater alors que je tente d'extirper la hache de douleur qui me fend le front.

Je suis toujours le chauffeur désigné. Celle qui attend les autres fêtards, accoudée au bar avec sa limonade. Je suis l'éternelle « Opération Nez Rouge » des copains. C'est à mon tour maintenant d'en profiter. Festoyer au point d'en perdre le nord, de vaciller jusqu'à la sortie et de me rendre chez moi, gavée d'euphorie. Mon foie ne s'en remettrait pas. Aucune *Gravol* au monde ne saurait enrayer la houle qui berce mon cœur. C'est une malédiction de ne pouvoir s'en sauver, mais il y a bien une conséquence à tout. Aller danser, il n'y a que ça de vrai. Danser pour passer au travers d'une autre soirée.

Danse macabre

Shadow's Waltz était prévu depuis quelques mois. Un événement comme celui-ci doit être planifié longtemps avant. Pour contrer la grisaille de l'automne et profiter de l'engouement que provoquent les soirées d'Halloween, une compagnie de divertissement avait organisé un *rave* spécialement pour l'occasion. Toute la ville devait en parler avant même que les affiches ne soient imprimées. Question de marketing. L'endroit idéal? De préférence un entrepôt. Rien ne devait manquer à l'appel : le décor, l'éclairage, le son à profusion, les permis pour la vente, le personnel de sécurité, l'équipe technique, les serveurs, les *disc-jockeys*... Tu parles d'un coup promotionnel. Leur plan était infallible. Un immense spectacle, un défoulement, une transe. Un « aller simple » pour un autre univers. Vous seuls décidez du genre de retour.

Les véritables vedettes, outre les *Djs*, ce sont les vrais *ravers*. Ils déambulent dans leurs habits bizarroïdes sous les regards ébahis du commun des mortels. Ils sont excessifs : pantalons larges, chandails ajustés, cheveux ébouriffés, immenses colliers colorés; le style quoi! Ce sont les *Peace and Love* des temps modernes : faites l'amour et non la guerre, répandez la joie autour de vous, ne jugez pas trop hâtivement les gens. À les entendre, la Terre n'arrêtera pas de tourner avant qu'ils ne le décident. Ils consomment autant de substances chimiques que les hippies dans leurs pires années psychédéliques. Sauf que le chimique d'aujourd'hui, il n'est pas seulement hallucinogène. Il est meurtrier. Minuscules. De si petits cachets, de la même taille que des antinauséux. Ils n'ont pourtant aucune parenté. Certaines pilules sont imprimées d'un motif pour les différencier. Les agents de sécurité sont vigilants. Il serait possible de les camoufler n'importe où, surtout dans les cachettes secrètes des vêtements amples d'un *raver*. Ceux qui en consomment ne prennent pas de risque. Ils ingurgitent leur soupçon de bonheur avant d'entrer dans le *party*. Idéale comme tactique. La capsule n'est pas encore dissoute par le processus de digestion de l'estomac, alors ils ont l'air sobres et sont certains de ne pas se faire prendre, même si tout le monde est au courant de cette astuce. Les *ravers* sont une espèce rare. Ils sont tels qu'ils sont, « attisés » ou non, fanatiques ou simplement accros.

Ils ont l'air enfantins, égoïstes et narcissiques, ces *ravers* avec leur suce autour du cou. Ils la mordillent pour occuper leur esprit survolté par le *speed*. Trop d'informations se rendent au cerveau. Les fils doivent se toucher entre les deux hémisphères. Pour ne pas flancher, ils parlent, jacassent et racontent des histoires qui n'ont aucun sens. Ils ne

peuvent s'empêcher de bouger parce qu'ils sont survoltés. Ils en sont stressants à la longue. C'est à se demander ce que je vais faire là-bas. Disons que ça va me changer de la routine et me faire du bien. Je pourrai me foutre en toute quiétude de ce que les autres pensent. C'est tout de même idiot d'être préoccupée par ce que je vais porter. Ce n'est pas ça le plus important. Du moins, c'est ce qu'on dit. Je ne me sens pas d'attaque à me faire dévisager.

C'est la fête et je suis prête. Je me sens comme une petite fille à son premier rendez-vous. Ce n'est pas vraiment mon truc de sortir dans ce genre de party. Bof, une fois n'est pas coutume. Accompagnée de ma meilleure amie Emma, j'y vais en grande célibataire et j'ai la ferme intention de revenir seule. Je n'ai pas envie de me retrouver avec une sangsue à mes talons. Rien au monde ne me dégoûte autant qu'une plaie d'Égypte qui empiète sur mon espace vital et qui, de toute façon, ne se souvient même plus de mon visage une fois le dos tourné. Je les vois venir de loin, ces vampires. Ils se cachent les yeux avec des verres fumés, non pas parce qu'ils craignent la lumière, mais parce qu'ils camouflent leurs pupilles dilatées. Leur regard trahit l'effet de la drogue. Ils agissent comme des cancers. Ils nous grugent. Ils se nourrissent de ce qu'il y a de mieux en nous et abandonnent le reste. Ils n'ont pas l'air conscients du tort qu'ils font. Ma copine Emma l'a appris malgré elle, mais ça, c'est une autre histoire.

Emma avait besoin de se faire remonter le moral. Elle n'a pas eu de chance. Les hommes sont des idiots. Je l'avais prévenue, mais à quoi bon écouter les sermons

lorsqu'on nage en plein bonheur? Elle savait quel jour nous étions et où nous irions lorsque nous quitterions l'appartement. Il fallait que je la rassure. Elle m'avait convaincue par le passé d'acheter un billet d'entrée pour le *rave*, du temps qu'elle entretenait une liaison avec un des *Dj* en tête d'affiche. Elle brûlait d'envie de s'y pointer, mais redoutait de s'écorcher le cœur en le voyant. À sa place, j'aurais préféré me noyer dans ma peine plutôt que d'endurer le souvenir de ce salaud! Avec tout le tact qu'on me connaît, je lui suggèrai simplement de respirer profondément lorsqu'elle se retrouverait en face de l'ennemi. De toute façon, il ne devrait pas y avoir de duel avant le lever du soleil.

Nous étions tous les trois présents : Emma, Billy et moi. Aucun d'entre nous ne se doutait que nos vies allaient s'entrecroiser. Billy, derrière sa console, se « popait » un autre quart de *speed*. Il était survolté. Dans le milieu, il se faisait appeler *Billy the Kid*. La terreur mythique américaine réincarnée en *Dj*. Nouveau-né dans son art, il tentait d'aller jouer avec les grands. Il attirait l'attention partout où il passait. Armé de sa console, il savait se faire menaçant en ne larguant pas d'un seul coup tous les rythmes qu'il maîtrisait. Il jouait avec la foule, avec son désir de bouger et de planer. Il la tenait comme une proie.

C'est l'heure. Nous, les deux copines inséparables, nous tenons par la main pour faire notre entrée. Emma serait incapable de me lâcher. Elle est transie par la peur. Quel cauchemar! Elle a l'impression qu'elle se retrouvera directement devant Billy si ses

doigts quittent les miens. Je suis son bouclier. La fête va bon train. Nous avons attendu un peu avant d'aller danser. La piste n'était pas assez remplie. La dernière chose dont j'avais envie, c'était de me faire repérer par des indésirables: Je laisse les *cruisers* pour les autres. Emma et moi étouffions dans la file d'attente. Nous étions hypnotisées par le bruit sourd de la musique qui résonnait derrière les portes de la salle. Que le bal commence! Le pouls d'Emma était irrégulier. Elle avait des sueurs froides. Faire demi-tour. Ce serait plus facile. Il n'en était pas question. Elle devait affronter son démon. Une mer de gens lui faisait face. Elle inspira profondément.

Billy ne connaît pas le trac. Il est dans son élément. Ces temps-ci, il ne se concentrait que sur une chose : le *set* qu'il ferait jouer à *Shadow's Waltz*. Il gagne sa vie à satisfaire les goûts alimentaires de centaine de clients. Il peine chaque jour dans un restaurant pourri, une sorte de cantine de luxe, mais sa nourriture à lui, c'est la musique. Rien au monde ne le fait plus vibrer que le *beat*. Il absorbe l'énergie dégagée par la foule. L'expression de satisfaction sur le visage des gens qui dansent lui donne des frissons. Il pourrait *mixer* des soirées gratuitement si cela lui permettait d'être connu. Sauf qu'il ne survivrait pas longtemps, à moins de déménager dans une ville immense qui en demande toujours plus. Le septième ciel. Le moment est venu pour lui de faire valser la foule. Le *Dj* d'ouverture lui a cédé la place. Il dégaine. *Billy the Kid* est en feu. Il bombarde les danseurs avec des rythmes effrénés. Il *mixe* trois *tracks* à la fois. Tout concorde dans les temps. Il n'y a aucune rupture de *beat*. Il sait ce qu'il fait. Le *speed* le rend encore plus productif. Il se sent comme chez lui. Les *ravers* se massent devant le *stage*. Ils en veulent encore plus.

Emma était conquise. Ce n'était pas « si pire », finalement. Elle tomba à nouveau sous le charme du mauvais garçon. Elle se ressaisit. Danser pour oublier était la meilleure solution. Tenter de faire corps avec la musique du *Kid* était la seule manière de se réconcilier avec lui. Elle savait pardonner. Elle voulait le faire. Ce poids lui pesait tant sur les épaules. Elle attendait ce moment depuis longtemps. Une chaleur l'emplit. Elle la sentait dans ses veines. Elle laissa échapper un soupir.

Moi qui croyais revenir éméchée à la maison... Que des *Balz* ou des *Red Bull* sont vendues dans ce *rave*. Des boissons énergétiques sans alcool. Je ne pouvais m'empêcher de maugréer. Je voudrais bien autre chose. Un petit remontant de rien du tout. Un *speed* ne me ferait pas de tort. Il paraît que le type à la console en vend. Facile. Trop facile. Je l'ai ingurgité en entier. Le temps de trois danses et s'en était fait de moi. J'en avais trop pris, pris à m'en « arracher le visage ». La dose m'étourdissait. Mêmes effets qu'un trouble du nerf labyrinthe. Je perdais l'équilibre. Sans le savoir, je venais de rencontrer officiellement Billy.

Comment aurais-je pu savoir que Billy, le mystérieux inconnu sur qui Emma *flashait* depuis quelques semaines, était celui qui venait de me faire « planer solide »? Elle ne me l'avait jamais présenté ni même montré. Elle savait qu'il serait là ce soir. Je crois qu'elle avait trop honte, mais surtout trop de peine. À ce qu'elle m'avait laissé entendre, il s'était servi d'elle pour oublier son *ex*, mais en négligeant de lui dire ce petit détail. En plus, il était tout le temps gelé le bonhomme, alors... Elle s'était résolue à ne

plus le voir. C'était difficile, car elle s'était accrochée à lui, encore et comme toujours. Emma ne l'a pas eu facile. Ses histoires de cœur sont à brailler, si bien que parfois je me demande comment elle fait encore pour endurer; comment elle fait encore pour continuer à chercher quelqu'un d'autre à aimer. C'est comme un besoin vital, obsessionnel, maternel. Aimer à tout prix, peu importe qui, mais aimer en espérant, avec de la chance, être aimée à son tour. Je vous en reparlerai, vous comprendrez.

Les éclairages étaient aveuglants. J'étais dans une autre dimension. J'avais perdu ma copine dans la foule. Les silhouettes noires dansaient au ralenti. Elles n'étaient plus que des ombres derrière la fumée. Billy l'avait remarquée. Il ne voyait plus qu'Emma. Il était touché qu'elle soit là pour l'encourager après tout le mal qu'il lui avait fait. Il était désolé. Il termina son *set* spécialement pour elle; il savait qu'elle comprendrait lorsqu'elle entendrait les paroles de *Dj Tiësto* qu'il lui dédiait:

« Love comes again, Just when I've broken down I found, Love can come again, You've got to believe that, Love comes again. »

Roman savon

Emma a toujours trop aimé. Elle se lance dans chaque relation tête première et finit souvent le cœur en miettes. C'est comme une maladie, une amnésie, elle refait les mêmes erreurs sans se rendre compte de ce qui se produit. Elle croit que c'est un mauvais karma ou quelque chose du genre, qu'elle est vouée inmanquablement à l'échec et

qu'elle attire toujours le même genre d'homme. D'un premier coup d'œil, ses choix semblent pourtant justes, mais plus l'idylle se développe, plus les mauvaises surprises font surface. En dix ans de relations multiples, les déceptions ne faisaient que s'accumuler, si bien qu'elle finit par abandonner l'idée d'une petite vie de couple tranquille et songea sérieusement à s'exiler sur une île.

Encore adolescente, elle avait fait la rencontre d'un homme. Plus vieux, beaucoup plus vieux qu'elle. Après quelques mois de fréquentations malsaines, et malgré son attirance pour ce musicien, elle s'était éloignée de lui, car elle sentait que, derrière ce regard charmeur, se cachait de mauvaises intentions. Elle avait fait preuve d'une lucidité étonnante pour son âge et elle en était fière. Elle s'était juré qu'elle devrait à jamais suivre cette intuition, quoi qu'il arrive. Par la suite, l'aveuglement causé par l'amour a sans doute pris le dessus, car cette révélation se déclenchait toujours trop tard.

Elle retombait éternellement dans le piège. Ceux qu'elle choisissait semblaient d'agréable compagnie. Ils avaient ce petit quelque chose de plus que les autres; une étincelle dans l'œil, des talents particuliers, un style hors du commun. Ils se démarquaient tous. Elle n'était pas attirée par les garçons modèles tout droit sortis de la famille parfaite. Elle les trouvait fades. Emma était la bonne petite fille rangée qui avait besoin d'émotions fortes, et c'est ce qui la conduisait toujours dans les bras du mauvais gars. Le grand amour un jour et le déchirement des entrailles le lendemain. Elle pleurait jusqu'à se donner soif et elle s'abreuvait de cette eau pour continuer.

Quelques petites conquêtes insignifiantes s'immiscèrent dans son parcours affectif, mais c'était plus pour passer le temps que pour déployer son grand amour. Elle mourait d'ennui, alors elle acceptait les invitations de n'importe qui, même de ceux qu'elle détestait, car ils lui manifestaient tout de même un peu d'attention. Elle s'entendait bien avec leurs familles, ils s'entendaient bien avec celle d'Emma, du moins c'est ce que sa famille à elle semblait lui laisser voir car, en fait, la famille d'Emma n'aimait personne. Ses parents étaient privilégiés et avaient tout pour faire de la vie de leur fille un paradis. Elle n'avait jamais manqué de rien, mis à part la compréhension que ceux-ci auraient pu lui procurer, la confiance et peut-être aussi le sentiment de se sentir membre à part entière de cette famille. Ils étaient trop occupés à travailler et à tout contrôler pour se soucier de la notion du bonheur. Alors, elle était là, au monde, et s'élevait seule depuis qu'elle était en âge de s'occuper d'elle. Seule.

Ces intermèdes platoniques duraient un certain temps. Un mois, deux mois, trois mois et invariablement, les nuages s'installaient. Les engueulades interminables commençaient. L'un rappelait l'ex de l'autre, les manies de l'autre tombaient sur les nerfs de l'un et vice versa. Ils se lançaient la balle et ne savaient plus vers où courir pour l'attraper. De toute façon, cela n'avait pas vraiment d'importance pour Emma puisqu'elle aurait souhaité être ailleurs qu'en leur compagnie. Elle les regardait tous tomber comme des mouches.

Emma n'avait jamais eu de compétition. Tous les hommes qu'elle voulait aboutissaient dans ses bras. Tous. Sauf le *skater*. Famille modeste, bonne éducation, d'apparence marginale, gentil. Contrairement aux autres jeunes gens, il s'obstinait à ne pas passer son permis de conduire pour continuer à se déplacer en *skateboard*. Au lieu d'abandonner ce hobby vers l'âge de la majorité, il se complaisait d'être le seul à encore s'y exercer. Il s'identifiait à Tony Hawk, *skateboarder* professionnel américain à l'aube de la trentaine, qui était à la tête d'un empire de jeu vidéo à son effigie. Emma s'était rapprochée de ce clone depuis quelque temps, mais il fallait qu'elle se débarrasse du Rat qui l'ennuyait.



La mère d'Emma avait elle-même affublé son copain du moment de ce sobriquet, se justifiant par l'insignifiance du jeune homme, son avarice et la maigreur de son visage. Il avait le teint gris-vert, fumait plus qu'une usine pétrochimique et n'était même pas foutu de payer un café à la délicate jeune fille. Le Rat constituait à lui seul tout ce qu'Emma tentait d'éviter. Un gars sans saveur, sans ambition, sans étincelle. Elle cherchait à le faire tomber comme les autres, mais il s'accrochait. Les problèmes commençaient à se pointer. Jamais Emma n'aurait cru qu'un *flirt* aussi banal tournerait au cauchemar. Partout où elle allait, il la rejoignait. Le Rat se doutait de quelque chose. Il sentait que Tony Hawk junior était en train de s'immiscer entre eux. Il l'appelait constamment. Il l'interrogeait à ce sujet. Il la suivait en voiture ou la faisait chercher en ville par ses copains lorsqu'il ne pouvait pas le faire lui-même. Elle était traquée. Le Rat n'avait confiance en personne. Elle n'avait aucun moyen d'y échapper. Le plus drôle, c'est qu'elle ne l'avait pas encore laissé.

La nouvelle de la rupture imminente entre Emma et le Rat commençait à circuler. Leurs amis communs, en hypocrites, choisissaient leur camp et s'y barricadaient pour se protéger des représailles. Ils se tournèrent tous vers le « veuf éploré » qui les avait manipulés. Emma n'était plus la passionnée en quête d'amour inconditionnel; elle était devenue la sorcière. Le Rat voulait se venger. La chasse était ouverte.

Personne n'aurait pensé prévenir la police. Ce n'était qu'une petite bataille de jeunes. Une petite guerre de jalousie, une petite haine acharnée pour consoler un garçon triste. Beaucoup de petites choses finissent par en faire une grosse. Emma n'était plus en sécurité. Elle ne pouvait compter sur personne. Surtout pas sur ses parents; ils l'auraient punie plutôt qu'aidée. Il ne lui restait que Tony Hawk junior, lui aussi dans la mire du Rat.

Emma dormait au sous-sol. La nuit, elle entendait des pas dans la neige devant sa fenêtre. Une ombre se dessinait à travers les rideaux, mais elle avait toujours trop peur pour aller regarder. Qu'est-ce qu'elle aurait bien pu dire à des agents? Qu'elle croyait que le Rat faisait le pied de grue devant sa chambre sans qu'elle ne puisse le confirmer? Le nouveau passe-temps de cette clique était devenu « Jouons à trouver Emma et son *skater* en ville ». Une fois le duo repéré, ils leurs lançaient des insultes et partaient. Jamais elle ne les affrontait. Jamais. Elle comprenait. Jamais elle ne répliquait. Même le jour où elle reçut par la poste une lettre de menaces.

Miss America

Fin de leur histoire. Avant même qu'ils n'aient eu la chance de la vivre, la relation entre Emma et Tony Hawk junior était terminée. Un secret plus lourd que les tentatives du Rat à détruire leur couple avait fait s'éloigner le *skater*. Le jeune homme se foutait bien des avertissements d'un minable jaloux. Il tenait à Emma. Mais, depuis quelques jours, il la fuyait, l'évitait, ne lui adressait plus la parole, ne l'appelait plus au téléphone, ne l'invitait plus à le rejoindre en ville avec ses copains. En fait, il faisait comme si elle n'avait jamais existé. Il roulait sur sa planche et c'est tout ce qui importait. Emma était dévastée. Après tout ce qu'elle avait traversé pour aimer ce jeune homme en paix, voilà qu'il se poussait en douce, sans explications.

Elle croyait devenir folle. Elle s'imaginait en train de se métamorphoser en Rat; à l'épier en voiture, à le chercher, à le harceler, à l'appeler constamment au téléphone, à poser des questions à sa belle-mère sur l'emploi du temps de son fils chéri. Tout cela devenait délirant. Comment osait-il lui faire cela? Après tout ce qu'elle avait fait pour lui. Elle s'était sacrifiée. S'était humiliée. Elle n'avait même pas le droit à une petite discussion. Les amis de Tony Hawk junior étaient tous confus, comme s'ils ne savaient pas trop ce qui se passait. Comment lui expliquer? Ils ne voulaient pas parler, ils voulaient protéger leur ami.

Des larmes. Encore et toujours plus. Il était tout ce qu'elle recherchait. Mystérieux, sportif, musicien aussi. Il lui rappelait l'amant de sa jeunesse, mais en mille fois mieux. Il était trop *cool*. Elle ne l'avait fréquenté officiellement que pendant trois semaines et son monde basculait sous ses pieds; elle ne l'avait embrassé que quelques fois et ne désirait rien d'autre que de s'en approcher. Elle ne savait plus quoi faire. Pourquoi était-il si distant? Que lui avait-on dit à son sujet qui l'avait fait fuir? Elle cherchait des réponses. Elle s'était mise en tête de faire parler quelqu'un; il suffisait de trouver qui serait assez vulnérable pour craquer.

La vie sociale des amis de Tony Hawk junior ressemblait à un tableau du jeu vidéo éponyme. Une bande d'amateurs de *skateboard* ou de *rollerblade* qui traîne en ville en cherchant le bon *spot* pour faire des *tricks*. Fume un petit pétard par ici, flâne un peu par là. Aucune acrobatie n'était trop dangereuse pour eux. Lorsqu'ils se pétaient la gueule, ils recommençaient de plus belle. C'était presque un défi. Qui aurait le plus de blessures? Le plus téméraire avait sans doute un nombre supérieur de cicatrices aux autres. Cela faisait de lui le plus adulé. Comme ils ne fréquentaient pas souvent des filles et préféraient passer leurs soirées entre mecs, ce serait facile de leur faire sortir les vers du nez. Ils seraient trop gênés pour mentir, d'autant plus qu'ils aimaient bien Emma.

Tony Hawk junior préférait tout ce qui était hors norme. Les activités, la musique, les vêtements, même les filles, bref, ce qui grinçait aux yeux de la majorité. Emma ne choquait pas, mais elle était drôle, jolie et tout de même différente des autres. C'était

suffisant pour qu'il s'intéresse à elle. D'habitude, il se retrouvait toujours aux côtés de marginales blasées dotées d'âmes perdues qui mettaient tous les problèmes du monde sur le dos de la société. Fréquenter Emma était tout ce qu'il y avait de plus sain, et cela lui donnait quelques instants de répit. Il envisageait le bonheur, le vrai. Pour une fois, il n'avait pas l'impression qu'il devait agir comme une autre personne. Même si c'était son « personnage » qui avait attiré Emma en premier, elle le prenait comme il était. L'épisode du Rat n'avait pas vraiment eu d'impact sur lui, à part le frustrer de se faire harceler et épier par un petit bon à rien. Il ne fallait vraiment pas savoir quoi faire de son âme.

Un soir, alors que Tony Hawk junior sortait de table, quelqu'un le demanda au téléphone. Il n'en croyait pas ses oreilles. Une fille, qu'il avait rencontré des mois auparavant lors d'un échange étudiant à l'étranger, lui annonçait qu'elle était enceinte de lui. Il avait beau être un *outsider*, un jeune homme trop jeune et immature pour s'occuper d'un enfant, il n'était pas idiot. Il fallait qu'il parte la rejoindre. Il ne l'aurait jamais laissée seule avec cette responsabilité. Il était juste naïf.

Même à des kilomètres, elle avait réussi à le retrouver. Cette fille était folle. Complètement folle de lui. Une vraie groupie. Elle était obsédée par lui, comme si c'était le dernier homme sur Terre. Ou peut-être qu'il était juste le seul homme à s'être déjà intéressé à elle. Quand ils étaient ensemble, elle lui achetait tout ce qu'il voulait. Même ce qu'il ne voulait pas, mais elle supposait qu'il le voudrait. Elle était sa *sugar mommy*. Elle l'entretenait et le retenait prisonnier sous des tonnes de cadeaux. Elle l'aurait épousé

sur-le-champ même s'il lui avait dit qu'il avait une autre copine ailleurs. Il était soulagé de l'avoir quittée. Après cela, elle avait désespérément tenté de trouver une solution qui le ramènerait à elle. La feinte de la grossesse toucherait une corde sensible et elle le savait. Il ne restait plus qu'à lui annoncer. Un gars ne se méfie jamais de ces détails de calcul entre le nombre de mois suivant la fin de la relation par rapport à celui de l'appel, alors il n'y verrait que du feu. Il n'avait jamais parlé d'elle à personne, car elle ne cadrait pas vraiment dans les standards de beauté de l'époque ni de sa petite bande de copains. Elle était une gothique au crâne rasé, tatouée, percée et morbidement grosse. Aujourd'hui, elle aurait presque passé inaperçue mais, dans ce temps-là, c'était plus rare. D'autant plus qu'elle venait des *States* et était végétarienne. Non mais vous en connaissez des tas de femmes végétariennes qui sont obèses? Dans son cas, il ne fallait pas confondre végétarienne avec végétalienne car, en plus de ne pas manger de viande, elle ne mangeait pas de légumes. La conclusion était simple : on ne retrouvait effectivement pas de traces de viande dans les chips et les gâteaux.

Tony Hawk junior s'était muré dans le silence. Tout droit sortie de nulle part, cette Américaine avait en tête de défendre son titre de possession. Sans demander l'avis de personne, sans s'informer de ce qui se passait dans sa vie, ni si elle lui avait manqué. Elle le réclamait auprès d'elle, un point c'est tout. Il avait évité Emma autant qu'il avait pu, sous prétexte qu'elle finirait par l'oublier, qu'elle ne lui poserait pas de questions, qu'elle le laisserait partir et qu'il n'aurait pas besoin de lui expliquer. Il était lâche, incapable de l'affronter. Il ne supportait pas de la faire pleurer ni de lui provoquer une

telle peine. Elle ne méritait pas ce chagrin. Se contenter de si peu était tellement injuste. Il devait partir à la fin du trimestre. Une nouvelle vie l'attendait.

Emma n'a jamais su pourquoi il était parti. Avant le retour de Tony Hawk junior du pays de l'oncle Sam, personne n'en connaissait exactement les raisons. Ses amis disaient simplement qu'il fallait qu'il parte, qu'il avait des choses à faire, qu'il avait besoin de changer d'air, que c'était une bonne occasion pour lui de passer un été spécial. Jamais Emma n'était mise en cause. La petite *gang* de *skateboarders* lui avait assuré qu'il l'aimait et qu'il regrettait son départ. Il n'avait simplement pas le choix. Ces affirmations auraient dû apaiser la douleur, mais elles ne faisaient que rouvrir les plaies, car Emma se demandait encore plus ce qui le pressait tant de partir. Lorsque Tony Hawk junior est revenu à l'automne, il avait changé. Il avait vieilli.

Il s'était fait avoir, mais c'était trop tard. Trop tard pour lui et pour Emma. Trop tard pour leur amour. Emma avait essayé de tirer un trait sur cet épisode. Elle était de nouveau avec un cavalier insignifiant pour passer le temps, mais son cœur pinçait lorsqu'elle le voyait. Pourquoi fallait-il que ce soit si compliqué? Elle devrait encore se débarrasser du nul qui l'accompagnait. Pourquoi fallait-il toujours qu'une âme innocente paye pour qu'elle soit heureuse? Tony Hawk junior tentait de se racheter, mais ce n'était pas si simple. Quelque chose s'était brisé. La confiance n'y était plus. C'est alors que leur relation, qui avait débuté par des sentiments sincères, respectueux et par une mutuelle affection, s'était métamorphosée en séances de sexe désintéressées.

Sois polie si tu n'es pas jolie

Emma se sentait comme une poubelle. Elle recueillait entre ses cuisses les fluides de tous ceux qui avaient la permission de l'approcher. Elle aurait pu se mettre à fabriquer du rouge à lèvres avec. Elle se dégoûtait elle-même. Emma avait tellement besoin d'affection qu'elle s'était mise à penser que la preuve d'amour suprême était la baise. Plus elle baiserait d'hommes, plus elle serait aimée. Elle n'avait rien compris.

Comme sa tentative de réconciliation avec Tony Hawk junior ne menait nulle part, elle s'était convaincue de s'éloigner de lui. Elle s'en souvient tellement bien. Cet après-midi-là, le soleil jaillissait par toutes les fenêtres de la maison. L'été se prolongeait dans l'automne et il faisait chaud. Elle avait fait spécialement le trajet à pied de chez elle à chez lui pour lui dire que tout était terminé. Rester seule. C'est ce dont elle avait besoin. Emma se sentait mieux ainsi. Elle avait bien fait. On aurait dit que cette annonce n'avait eu aucun impact sur Tony Hawk junior, mais il cachait bien sa peine. Emma s'en était retournée avec le sourire, le soleil lui dorant le visage. Et c'est ainsi qu'elle s'était juré de ne plus jamais coucher avec un garçon dans l'espoir qu'il la garderait.

Cette résolution s'était mise à faire défaut en aussi peu de temps que son intuition d'adolescente. Chaque fois qu'elle s'intéressait à un nouveau jeune homme, hop, c'était tout de suite les galipettes. Elle ne se reconnaissait plus. Elle aurait voulu les retenir

prisonniers. Elle s'aveuglait avec sa propre naïveté. Emma était brisée, il fallait qu'elle se répare.

Heureusement que ses parents ne se doutaient de rien. La « volée » qu'elle aurait mangée. Et pourtant, s'ils s'étaient montrés plus compréhensifs, elle n'en serait peut-être pas rendue là. Elle ne demandait pas grand-chose. Seulement de l'approbation. Simplement d'être guidée et épaulée. Ses parents lui répétaient que la réussite scolaire et matérielle était tout ce qui importait dans la vie. Une fois ce but atteint, elle aurait amplement le temps de se chercher une douce moitié. À les entendre, elle devrait attendre au moins jusqu'à trente ans avant de commencer à vivre et encore, cela serait trop tôt.

Son père et sa mère étaient si différents de ceux des autres. C'est comme s'ils n'avaient pas évolué avec leur époque. Ils avaient conservé leurs vieilles valeurs, même celles qu'ils avaient combattues dans leur jeunesse, et les appliquaient comme des dictateurs. Jamais ils ne pliaient devant l'adversité. Ils géraient leur famille comme une entreprise et personne ne sortait du rang.

Les parents d'Emma ne voyaient pas le charme que leur fille dégageait. Ils ne considéraient en aucun cas le pouvoir d'attraction qui était le sien. Asexuée, comme une gamine innocente, comme eux quand ils avaient son âge. Les plus populaires sont toujours ceux que l'on remarque. Comme Emma n'était pas de la clique des favoris de sa promotion, il n'y avait aucun souci à se faire. Elle n'avait d'ailleurs jamais attiré autre

chose que les railleries de ses camarades de classe, et ce, depuis qu'elle était en âge d'aller à l'école. Elle n'était que leur enfant. Ils l'avaient toujours vue ainsi.

Les dents

Chaque nuit, sa mâchoire se resserre. Elle fait des rêves. Ils ne sont pas toujours atroces, mais ils provoquent une réaction physiologique intense : elle grince des dents.

Toute petite, elle avait assez de dents pour effrayer un régiment de garnements malfaisants. Loin d'être alignées en rang comme les élèves du primaire, elles se chevauchaient follement et défiaient allègrement l'ordre établi. En d'autres termes, c'était comme si sa langue s'était aventurée dans un champ de mines antipersonnel et avait fait exploser sa bouche. Ses parents étaient ravis de la voir sourire... mais pas trop. Il ne fallait pas découvrir la dentition accidentée. Dans le but de remédier à son problème d'esthétique facial, ils l'emmenèrent voir une sorte de fée des dents masculine, joufflue et au crâne dégarni. Elle ne comprenait pas trop. Elle n'avait ni mal aux dents ni caries. Elle jouait comme les autres et mangeait tous ses repas. Pourquoi fallait-il y changer quoi que ce soit? C'était plutôt l'infecte nourriture qu'il fallait bannir. Néanmoins, la fée des dents moderne la rassura en lui disant qu'après deux ans d'horribles souffrances, de maux de tête, de haut-le-cœur, de larmes et de sang, elle ou plutôt il, enfin, Emma ne savait plus comment l'appeler, viendrait à bout de sa gueule de démon.

C'était vrai. Ses dents ne sont plus anarchistes. Elle en est fière. Terminés les méchancetés et les mauvaises blagues. Adieu fil barbelé installé par le dentiste. Elle est libre. C'était ce qu'elle croyait en tout cas.

Elle fait des cauchemars. Récurrents. Elle ne s'était jamais rendu compte à quel point, à long terme, l'histoire de ses dents avait pu être une expérience traumatisante. Elle a maintenant peur de les perdre, ou qu'on les lui arrache toutes pour lui faire porter un dentier. Pourquoi s'être battue pour les garder alors? Elle ne veut pas se remettre à manger de la purée de légumes et du steak pré-mastiqué. Tous ces instants de douleur se termineraient-ils en carnage buccal?

Dans ses rêves, ses dents tremblent dans sa bouche comme si elles allaient tomber. Elles n'ont aucun maintien, elles sont déchaussées de leur gencive. On dirait une mâchoire de gomme balloune dans laquelle ses dents auraient été plantées là uniquement pour décorer. Il y a du sang. Elle n'ose pas y toucher pour ne pas aggraver leur cas. Elle a mal. Elle se réveille. Elle a mal une fois éveillée parce qu'elle a trop serré la bouche.

Après les dents, elle imagine que ce sera les cheveux, la vue et l'incontinence qui viendront s'en mêler. Puis ses futurs enfants, les pauvres. Ils ne naîtront pas avec une dentition modifiée! De vraies bêtes de cirque! La fée des dents ne s'attaque pas au code génétique. Ses rejetons seront à leur tour traumatisés et lui en voudront à mort de ne pas

les avoir conçus avec un faciès parfait. Quelle vie ingrate! Diagnostic : traumatisme causé par trop d'années d'orthodontie.

Je déteste être seule

J'ai fait la rencontre d'Emma après sa période « Je découvre mon corps et je l'expose à tous ». Nous avons commencé à travailler ensemble et elle parlait peu. Je crois qu'elle s'était isolée de sa famille et avait fui son ancienne vie sociale. Je n'ai pas vraiment de préjugé, mais j'étais sceptique quant à la possibilité d'un éventuel rapprochement entre nous. Je l'avais déjà aperçue en ville et il me semblait qu'elle n'avait pas l'air si solitaire. Elle avait pourtant bien des amis. En tout cas, c'était la fin de notre « chiffre » et je m'apprêtais à prendre un café. Je l'ai invitée à se joindre à moi. Malgré un « oui » miaulé de sa petite voix, elle s'est assise en face de moi, s'est allumée une cigarette et a fait disparaître son visage dans l'ouverture béante de sa tasse de café. Sans me parler. Sans me regarder. L'après-midi allait être long.

Quand j'étais seule, j'appelais Emma. Au début, elle était gênée. Elle ne savait pas si c'était parce que j'aimais sa compagnie ou parce que j'avais juste quelque chose à lui demander. En fait, je nous rendais service. J'enrayais la solitude qui m'accablait et je lui apportais une vision nouvelle sur la conception de l'amitié. Emma était tout le temps avec des garçons. Elle n'avait jamais eu d'amies de sexe féminin, ce qui expliquait

l'ambiguïté de la situation. Graduellement, la confiance s'est installée et nous sommes devenues inséparables.

Ma vie était d'un ennui! Elle se résumait à « école, boulot, travaux à remettre et encore boulot ». Tout cela s'enchaînait à grande vitesse. Je n'avais le temps pour rien d'autre. Sauf pour Emma. Les « soirées café », c'était sacré. Elle en avait davantage besoin au début parce qu'elle en avait gros sur le cœur. Par la suite, nous suivions nos quotidiens et nous nous racontions nos mésaventures. C'était comme une télésérie. À chaque jour, un peu de nouveau sur l'histoire de la veille. En irréductible célibataire, je pestais contre les hommes. Cela la faisait rire mais, à vrai dire, si j'en avais eu l'occasion, il m'en aurait fallu peu pour que j'en agrippe un. Nous étions jeunes, libres et sans réelles attentes quant à l'avenir.

Plusieurs années avaient passé avant qu'elle ne retombe dans ce qu'elle appelait « la période trou noir ». Nos séances de blabla étaient souvent reportées. Emma avait toujours autre chose de prévu. Le mystère me rendait tellement sur les nerfs. D'accord, je suis peut-être belette, mais j'avais vraiment hâte de savoir ce qui se passait. Surtout qu'Emma flottait quand je la croisais. Le soir, après le travail, elle s'éclipsait et je ne la revoyais qu'en cours le lendemain. Fripée, fatiguée, déconcentrée, et tout le tralala. Elle ne se plaignait pas. Elle accumulait les retards, mais cela n'avait pas l'air de lui causer trop de tracas. J'étais tourmentée par cette absence de croustillants détails. Quand je me suis rendue compte qu'elle maigrissait et que son teint verdoyait, ce fut assez.

Emma avait touché le gros lot. Un *Dj*. Encore un artiste. Tellement artiste qu'il était aussi dessinateur et peintre à l'*airbrush*. Une journée, il était content de la voir, l'autre pas. Il jouait au yo-yo avec Emma, et elle, obnubilée par cette figure emblématique du *tech*, ne se rendait compte de rien. Elle s'était envoûtée toute seule, car il ne perdait pas son temps avec ce genre de préliminaires.

Je ne m'étais jamais rendue compte de rien. Un soir que nous étions sorties pour danser entre copines, si je me souviens bien, je crois que c'était mon anniversaire, elle n'était pas rentrée en même temps que moi. L'ambiance dans le bar décoiffait, et plusieurs amis étaient venus célébrer mes... euh... 23 ans. J'étais tellement saoule. Ces dernières années se ressemblaient toutes alors je ne savais pas trop à quel âge avait eu lieu cette beuverie. Il fallait que je déduise par mes années de scolarité. J'avais fini le secondaire à 17, le cégep à 19, le bac à 22 et je revenais d'une année inutile à Québec pour apprendre à enseigner au cégep, alors, j'en étais à 23 bougies. Pendant cette absence au profit de la grande ville, je ne m'étais même pas éloignée d'Emma. Elle était restée ici, mais nous nous écrivions souvent. De vraies lettres. Pas des *e-mails*. À la main, par la poste, comme dans l'ancien temps. Le bon vieux temps. Bref, depuis mon retour, la vie avait repris son petit train-train et nous étions les deux fausses siamoises à nouveau réunies.

Revenons plutôt à la débauche qui commémorait ma joyeuse naissance. Nous dansions sur la piste. Nous buvions, riions, célébrions. Je n'affectionne pas vraiment ce

genre d'endroit. Je préfère de loin les tavernes qui n'ont qu'un seul but : permettre de se saouler en paix. J'adore danser. Mais je hais me sentir observée. Chacun ses points faibles. J'ai un sale caractère et je l'assume, j'affirme haut et fort mes opinions, mais ne me regardez pas bouger... J'ai peur que tout le monde me fixe en même temps, me scrute et me ridiculise. J'ai l'impression que tous les yeux attendent que je fasse le moindre petit faux pas. Ce serait la crise cardiaque assurée. Le seul remède que j'ai trouvé, c'est de boire plus. Vraiment plus. Une fois ivre, il n'y a plus personne qui te regarde. En tout cas, c'est ce que je pense, à moins de se mettre à vomir en public dans tous les coins.

Il faisait chaud sur le *dancefloor*. Un vrai sauna. Je transpire facilement, alors c'est rien pour aider à ce que l'on ne me regarde pas. Toutes les filles bougent comme des tigresses et elles n'ont pas la moindre petite gouttelette qui leur perle sur le front. Maudites écœurantes. Moi, je sue du *pinch* et j'ai l'air d'une « matante »! J'étais fatiguée et j'avais assez bu. J'avais faim aussi. Emma ne voulait pas m'accompagner à la cantine. Je suis donc partie seule. Elle avait essayé de me faire patienter encore un peu, mais je voulais m'en aller. Je l'ai laissée là-bas. Avoir su, je l'aurais attendue.

Emma devait venir me rejoindre à l'appartement pour dormir parce que nous allions déjeuner et magasiner ensemble le lendemain. S'offrir des tonnes de cadeaux, c'est le seul véritable avantage de vieillir. Je l'attendais, évachée sur le divan, en train de fixer les barres de couleurs à l'écran du téléviseur. J'étais vraiment *scrap*. Je me suis

endormie et ne me suis réveillée que lorsque les petits oiseaux faisaient cui-cui. Emma n'était pas là et la poutine voulait retourner dans son plat.

C'est avec des yeux de merlan frit qu'elle a fait son entrée dans l'appartement. Elle était tellement mal à l'aise. On aurait dit qu'elle me prenait pour sa mère et qu'elle avait peur que je la gronde. Elle essayait d'éviter mon regard. De toute façon, moi j'avais les yeux dans la graisse de bines. Elle me cachait quelque chose et je ne savais pas trop quoi en penser. Sur le coup, je ne lui ai pas posé de question, mais ce n'était que partie remise.

Emma s'était amourachée de ce Billy pendant quelques mois. Selon ses dires, ils faisaient plein de choses ensemble. Le hic, c'est que, justement, je ne les avais jamais vus ensemble. Pas une seule fois. Aucune présentation. Ma meilleure amie me cachait son amant. Il était peut-être affreusement laid, hideux, avec des cornes et des pustules. J'avais beau la bombarder de questions, elle demeurait muette. Elle me fit comprendre qu'elle n'avait pas été heureuse depuis longtemps avec un homme et qu'elle cherchait à en profiter le plus possible pendant que cela passait. Pour une fois qu'il n'y avait aucun obstacle entre eux. J'ai arrêté de l'interroger et je l'ai laissée aimer son artiste en paix. J'étais juste curieuse.

Il a fallu que je la rattrape quand elle s'est mise à dérapier. Elle m'avait maintes fois raconté son passé, mais je ne l'avais pas vécu avec elle. Toute cette tristesse... Toute

cette peine enfouie dans ce si petit corps refaisait surface. Le con ne l'aimait pas. Il cherchait à oublier son ex qui venait de le larguer. Non mais pour qui se prenait-il? La superstar se permettait quelques gâteries. Tu parles d'un enfoiré! Capable de faire ça à une pauvre fille. Il l'avait bien eue. En plus, il ne s'était pas gêné pour apporter d'autres filles dans son lit pendant qu'Emma rêvassait de leur prochaine sortie. Elle était désemparée et se trouvait pathétique. En fin de compte, elle avait bien fait de ne pas me le présenter. Je l'aurais écrasé comme un moustique.

Bistouri

L'amour en charpie. Le simple fait de voir Billy lui donnait un coup de scalpel au cœur. Comment en arriver à dissocier le sentiment amoureux de la personne qui le représente? Elle ne savait pas comment. Elle ne croyait plus être capable d'aimer. L'avait-elle déjà su? Elle ne savait même plus si elle pourrait s'ouvrir à nouveau. Pourquoi le ferait-elle? Personne ne venait. Ses sentiments sont toujours de plus en plus forts, de plus en plus intenses. Pourrait-elle en supporter plus? Emma ne pensait pas qu'il était possible d'avoir aussi mal, encore.

Les hommes sont tous pareils. Elle ne pouvait quand même pas s'en passer, elle en avait besoin. Elle savait ce qui l'attendait, mais cela ne l'empêchait pas d'être une insatiable amoureuse, une éternelle insatisfaite. Toujours plus. Elle voudrait que le feuilleton de ses amours défile devant ses yeux, que les images accélèrent, que le

battement de son cœur résonne si fort qu'elle n'aurait qu'à se laisser assourdir par son rythme. Elle recherche le réconfort.

Pour un jour de bonheur, une semaine de malheur. La peine assombrit les visages de ceux qui aiment le plus. Elle fait rouler sur les joues des eaux qui ne sortent jamais de leur lit. Elle tiraille l'intérieur, resserre la gorge pour en obstruer la trachée et faire perdre le souffle. Elle déstabilise, elle ronge.

Emma s'est entêtée. C'est dans une telle situation que le masochisme prend tout son sens. Il faut parfois que la douleur vienne nous rendre visite pour nous empêcher d'oublier que nous sommes humains. Elle la voulait, son once de bonheur, sans trop se soucier du lot de souffrances qui suivraient. Emma avait l'impression que son pouls n'était plus qu'un son à son oreille. Si elle flanchait?

Pourquoi le cœur ne pourrait-il pas s'accorder avec l'esprit pour une fois? Tant d'interférences... Si deux êtres ne se comprennent pas individuellement, comment peuvent-ils se comprendre une fois réunis? Emma relisait sans cesse cette phrase: « Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé ». Ce n'est qu'une éternelle boucle. Tout tourne de plus en plus vite. La vie, les gens, les voitures, la musique. Emma se sentait tellement perdue. Plus de *beat*, plus de rythme. Le cœur qui bâte la chamade et qui se gonfle de plus en plus. Prêt à éclater de nouveau. Prêt à être écrabouillé, dilué et noyé par un torrent de larmes pour ensuite ressusciter et se sauver des eaux. Prêt à se barricader

pour ne plus souffrir, et qui ne baissera plus jamais la garde devant la première âme en détresse. Tout va toujours trop vite.

Elle voulait sortir. Se changer les idées. C'était le meilleur remède. Elle avait presque réussi à l'oublier, ce Billy, pour qui elle avait tant pleuré. Celui qui l'avait affamée, abandonnée et desséchée. Son corps errait dans la ville comme un cadavre dont l'âme ne se résout pas à mourir. Elle tenait le coup. Prendre du temps pour soi était sans doute la meilleure alternative. Elle s'était enfoncée assez loin. Rien ne pourrait la faire replonger. Jusqu'à ce qu'elle retrouve le fameux billet.

Crise de panique. Elle n'y pensait plus. Elle aurait aimé être ailleurs. Elle n'avait pas le temps. Lorsque la peur s'emparait de sa frêle silhouette, elle se réfugiait toujours au même endroit. Elle s'expatriait à la plage près de chez elle; un petit coin de paradis sauvage et reculé, très peu fréquenté. La mer la réconfortait. Elle se laissait bercer par le bruit des vagues. Les flots pouvaient l'emporter, elle se laisserait prendre. Elle y renaissait. Cette fois, c'était différent. Aveuglément, elle avait partagé son secret avec Billy. Elle croyait bien faire. Elle voulait aider une âme en détresse, lui greffer une parcelle de réalité, lui prouver que le paradis existe bel et bien sur Terre. Maintenant, il en faisait partie. Et elle le regrettait. À chaque fois qu'elle y retournerait, elle ne pourrait pas effacer le souvenir de sa présence là-bas, quand tout allait bien, que tout était beau, que le bonheur lui éclairait le teint. Son rire faisait encore résonner ses tympans. Elle l'avait dans la peau. Pourquoi tant d'angoisse? Ce n'était qu'un lieu. Il lui en avait juste soutiré

un morceau; celui qu'elle avait bien voulu lui donner. Billy s'en était inspiré, l'avait aspiré. La mer, c'était elle.

Retour à la case départ. Il fallait agir. Son instinct lui disait qu'elle ne devait pas rester seule. Elle qui croyait être guérie. Un rien l'avait ébranlée. Qu'allait-il se passer lorsqu'elle le croiserait? Elle espérait être plus forte que ça. Son cœur se serrait. Elle allait flancher. Elle a empoigné le téléphone. Un coup, deux coups, trois coups. Personne. Elle était arrivée en trombe chez moi et me suppliait de la conseiller. Selon Emma, j'étais la voix de la raison. Bon, une voix exubérante à l'occasion, mais toujours appréciée. J'avais le don de faire la part des choses et de tout mettre en perspective. Je l'ai aidée, c'est sûr, à prendre la bonne décision.

Emma m'avait convaincue quelques semaines auparavant de l'accompagner à *Shadow's Waltz* pour la fête de l'Halloween. Elle voulait enfin me présenter ce type à qui elle dédiait toutes ses pensées. Jamais elle n'aurait cru que sa relation serait écourtée et qu'elle serait maintenant apeurée à l'idée de l'entrevoir, lui. Jadis, elle l'aurait cherché à travers la foule. Elle le reconnaîtrait n'importe où. Désormais, elle souhaitait devenir invisible. Se changer en citrouille une fois minuit sonné. Malheureusement, à cette heure-là, le party ne ferait que commencer. Elle devrait attendre l'aurore avant de s'éclipser en douce, à moins qu'une confrontation ne survienne. Elle craignait l'hallucination. Cet étrange phénomène qui consiste à voir le visage de quelqu'un sur chaque personne approchée. Elle avait l'âme dans le vague et l'esprit embrouillé.

Je n'avais encore jamais croisé Billy, mais je le détestais. Je voue une haine viscérale à tous ces minables qui se prennent pour le Sauveur réincarné. Ce petit merdeux me donnait la nausée, et ce, avant même que je n'aie pu balayer son visage du regard. C'était un profiteuse, rien de plus. Disons que j'ai de la chance. Je les repère de loin. Je préfère demeurer seule à m'apitoyer sur mon sort plutôt que de regretter des moments magiques comme Emma. La vie est trop courte pour se noyer dans ses propres larmes.

Un mec de perdu et nous connaissons la suite. J'avais une philosophie pour tout. À quoi bon se rendre malade pour quelqu'un d'indifférent? Tant d'énergie gaspillée. Tant d'espoir et d'efforts non récompensés. J'avais les deux pieds ancrés au sol. Je condamnais les superstitions de grand-mère. Emma avait peur de ce que la pleine lune lui ferait faire. Alors, je lui répétais que la pleine lune n'était qu'une excuse que se donnaient les gens pour faire des folies. Je n'avais pas tout à fait tort.

Emma voulait me ressembler. Posséder une barricade émotionnelle aussi intense. Nous étions si différentes. D'un extrême à l'autre. C'est probablement ce qui nous liait. Nous avons vu neiger. Notre amitié défait le temps. Dommage que nos amours n'en faisaient pas autant. J'en avais eu assez qu'on se joue de moi. Maintenant, je me vengeais sur le moindre malheureux qui osait m'approcher. Je tenais tête à tous ceux dont le cerveau avait migré vers le Sud. Emma m'enviait. Elle attendait patiemment ce jour où elle oserait dire non à un garçon. S'il était réellement possible de vivre d'amour et d'eau

fraîche, que se passerait-il alors sans amour? Cesserait-on vraiment de vivre? Ne nous manquerait-il pas quelque chose d'absolument important? Billy ne méritait pas Emma.

BPM

Encore en retard. Toujours une bonne raison. « Si la dernière minute n'existait pas, une quantité de choses ne seraient jamais faites! » Il faut être totalement déconnecté, ou bien parfaitement conscient de sa situation pour posséder une tasse de café avec une pareille inscription. Il se rapproche à un tel point de cette maxime qu'on se demande si elle n'a pas été conçue pour lui. Il ne veut pas quitter le lit. Il n'a pas le choix. Le temps semble en suspend pour lui, mais accéléré pour les autres. L'heure de la « graisse de patate » a sonné. L'oreiller le suivra jusqu'au travail. Les plis sont moulés sur son visage. À toute allure, il s'élanche dans l'escalier. Au moment d'atterrir, il se rend compte que pour la dixième fois, il a oublié ses clefs à l'intérieur de l'appartement.

Encore plus vite. Éternellement engagé dans un tourbillon. La réalité, qui finit par le rattraper, lui donne des maux de crâne. Il faut reprendre les retards. Toujours filer à vive allure comme s'il allait mourir le lendemain, ou peut-être juste l'instant d'après. Le moment n'a pas d'importance. Il n'a pas le temps d'y penser. Il faut que tout soit répétitif sans être routinier, que tout s'enchaîne sans provoquer de contretemps. Pas de cassage de tête, pas de niaisage, toujours la même chose. L'hésitation lui fait perdre un temps

précieux. C'est pratique de travailler en uniforme. Il n'a pas à s'interroger sur ce qu'il portera car, avouons-le, il est pire qu'une fille.

Les comptes à payer peuvent attendre; il a mieux à faire. Ce ne sont que des futilités. Qu'a-t-il à perdre? Ni téléphone, ni câble télé, ni voiture. Seulement un toit sur sa tête et ses affaires. Rien d'autre ne lui servirait. Il passe des heures, enfermé dans son appartement, devant son ordinateur, à fouiller, à *mixer* et à composer de nouvelles sonorités qui feront décoller les danseurs. Il rêve continuellement d'un autre monde. Un endroit où tout est beau, simple et apaisant. Un paradis terrestre dont la simple vue, pour l'observateur, deviendrait insupportable tant sa beauté serait grande. Il tire son inspiration de ce songe. Les partys désamorcent les tensions du quotidien. Il est totalement absorbé; il en oublie de manger et de dormir. Le temps est à nouveau suspendu autour de lui. Lorsqu'il est « attisé sur la pilule », il pourrait fonctionner pendant deux jours sans s'en rendre compte.

Être à la hauteur. Disons qu'après quelques années d'exploration, il est désormais présentable au public. Il détrône certaines têtes enflées qui évoluent professionnellement dans les bars. Lui, du talent, il en a. C'est un naturel. Jusqu'ici, malgré sa courte carrière, il en est à son deuxième pseudonyme. C'est un passage. Il veut prouver autre chose. Il s'exerce sur une table tournante depuis un moment déjà. Ce n'est pas tout à fait au point. Comme dans toute discipline, il faut pratiquer. Un bon *Dj* doit connaître à fond son matériel technique et son répertoire musical. C'est un maniaque.

Il collectionne les conquêtes comme des poupées de porcelaine. Il les déballe, les observe et s'amuse en leur compagnie. Son charisme lui facilite la tâche. Il cueille les femmes comme s'il allait au marché. Elles sont ses muses d'un soir. Certaines reviennent plus d'une fois, mais lorsque l'attrait de la nouveauté disparaît, il les replace sur la tablette. Il les oublie. Il ne veut pas s'attacher. Il croit qu'une fille peut lui enlever la liberté. Il fuit la réalité. Il a peur. Les groupies sont idéales, car elles ne font que passer. Elles ne voient que le personnage. Cela lui donne l'impression d'être quelqu'un; une sorte de vedette rock du monde techno.

Elle sera là, cette fille, Emma, à qui il a vendu des billets il y a déjà quelque temps. À cette époque, il était loin de se douter de ce qui arriverait. Ce n'est pas vraiment important. Il ne vit que pour lui de toute façon. Tout s'est passé tellement vite... Il voudrait bien lui parler, mais ne sait pas quoi lui dire. Il ne trouve pas les mots, juste le rythme. Est-il désolé? Un peu. Mais pas trop. Emma n'était que chair à ses yeux. Elle ne signifiait rien de spécial. Elle meublait le vide. Elle comblait les temps libres et les soirées ennuyantes lorsqu'il n'y avait rien à faire. Pourtant, nombreux sont les moments qu'ils ont passés ensemble. Elle lui offrait le monde extérieur, la réalité. Elle lui faisait découvrir un autre univers que le sien. Il a tout gâché.

Peut-être qu'elle a pris un autre chemin, qu'elle ne viendra pas le voir *mixer*, qu'elle aura compris. Tout aurait pu être différent. Il ne voulait pas s'ouvrir, l'entêté. Il s'empressait de se ressaisir lorsqu'il se sentait faillir. Il tentait même de se convaincre que

son nom ne lui évoquait plus rien, ou presque, du moins c'est ce qu'il croyait. Deux naufragés. Ils ont échoué sur la même plage et ils l'ont désertée. Il préfère s'enfoncer dans ses souvenirs et regretter celle qu'il a perdue. Perdue par sa faute.

Toujours trop occupé par sa musique et ses rêves de grandeur. Prisonnier de ses idées éclatées et déconnecté du monde. Il sait que la présence d'Emma lui pincera le cœur parce qu'il a détruit le sien. Elle le lui a dit. Pour l'instant, tout ce qu'il trouve à faire, c'est de gober un quart de pilule pour oublier. Créer des *beats* à jeun, impossible. Il doit se mettre dans l'ambiance. Juste un quart, c'est assez pour décoller sans perdre complètement la notion du temps. Après tout, s'est-il déjà soucié du temps qui passe? L'importance qu'il lui accorde se compte en *beat per minute* dans ses compositions. Il ne maîtrise que le rythme de sa musique. Sa vie s'ajuste au diapason de ses *sets* et en suit les mélodies.

Rapport-gratuit.com 
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Billy est à l'heure ce matin. Déjà, il voudrait que la journée de travail tire à sa fin pour qu'il puisse commencer sa vraie journée. Il est prêt. Ses vinyles sont identifiés et numérotés dans l'ordre. L'adrénaline coule à flots dans ses veines. Il n'attend qu'une chose : monter sur scène. Il gravite autour de la plaque à œufs et des fourneaux comme s'il était devant un public. Le rugissement des serveuses ne l'affecte pas. Il a l'habitude. Elles voudraient tout avoir pour hier. Pour lui, c'est le moment présent qui l'importe. Sa tête bouge sur une musique imaginaire. Il est survolté. Les erreurs de commande ne cessent de s'accumuler. Le *bip* de l'imprimante retentit continuellement comme dans une

de ses compositions. Il est parti pour un autre monde trop tôt. Les menaces du patron jouent en sourdine entre ses deux oreilles. Billy le fait chanter. Il sait que son *boss* a besoin de lui. Son supérieur ne peut pas se permettre de le perdre; il le laisse faire. Se ressaisir, c'est la seule manière de s'en sortir sans y laisser toute son âme.

Encore un oubli. Rien ne peut être parfait. Il avait pourtant tout planifié, sauf les clefs. Ses foutues clefs. Il les voit dans sa tête, accrochées au mur, à côté de la porte, à l'intérieur du logement. Il doit entrer. Sans son matériel, il n'est rien. Son épaule se rue sur cette barrière de bois. Une fois. Deux fois. Trois fois. Il finira par la fracasser. Elle ne s'ouvre pas. Il a l'impression de combattre à la guerre. L'ennemi bat en retraite, il entre. Le spectacle l'attend. Rien de pire ne peut arriver maintenant. C'est ce qu'il osait croire.

BTK

Billy allait beaucoup plus vite que la musique. Il avait peur de tout manquer. Il se sentait interpellé à chaque instant. Cela l'enivrait. Il appréciait le moment présent, mais aussitôt contenté, il se tournait vers ce qui aurait pu lui échapper. Surconsommation. En dehors de la réalité. Il y a des années qu'il avait fait le choix de vivre comme ça. La normalité lui semblait fade, sans feu d'artifice, sans couleur. Billy voulait mettre de l'explosif dans son décor et se foutait de ce que les autres pensaient. L'école l'ennuyait, alors il lui avait fait prendre le bord. Ses *chums* le trouvaient bizarre, alors il s'en faisait

d'autres. De même que pour tous les petits emplois qu'il a enchaînés et pour toutes les filles qu'il a déchaînées.

Il était seul. Comme nous le sommes tous. Nos tragédies nous réunissaient. Notre méfiance nous séparait. Il s'était isolé du monde plus qu'il n'y paraissait. Cela remontait à l'adolescence. Il avait détesté cette période. D'ailleurs, il n'avait pas fini son secondaire. Il ne souhaitait que quitter la polyvalente au plus vite. Il échouait à ses examens parce qu'il était trop plongé dans ses rêveries et ses dessins. Son intelligence seule ne parvenait pas à le convaincre de ses réelles capacités. Il se sentait nul. Plus il se sentait nul, plus il détestait aller en cours, si bien qu'il finit par partir après avoir rejoint une petite bande de flâneurs délinquants. Il n'a jamais connu son père. Celui-ci s'était poussé quand il était jeune. Il l'avait déjà vu quelques fois, mais Billy n'était pas intéressé à entretenir de liens avec lui, étant donné qu'il l'avait abandonné. Il s'entêtait à le détester sans lui donner la moindre chance de se racheter, de s'expliquer. Il avait grandi seul avec sa mère. Il ne la voyait plus souvent. Ses souvenirs d'enfant s'effaçaient au fur et à mesure que les pilules se dissolvaient dans son estomac. Il ne leur attribuait que peu d'importance. Billy n'avait plus tout à fait la certitude que ces souvenirs étaient réels. Il ne s'agissait peut-être que de rêves. Cela devenait flou. C'était le passé. Ce qui importait vraiment était ce qu'il ferait en prévision du prochain party.

Billy avait consacré sa vie à la musique *tech*, à ses soirées de débauche et au dessin. À rien d'autre. À personne d'autre. Il ne perdait jamais de vue ses objectifs. Tout

ce qu'il faisait demeurait dans son champ d'intérêt. Tout devait être relié. Il se détruisait par cette obsession de devenir un homme important. Être respecté. Être célèbre. Se détacher du peloton de conformité. Disons qu'il a presque réussi. À la dure, mais il a réussi. L'argent se faisait rare. Les demandes en divertissement étaient moins grandes et moins payantes. Il s'obstinait. Billy engloutissait tellement de pilules qu'il ne voyait pas sa propre chute. Il vivait à cent à l'heure. Toute cette énergie artificielle alimentait ses illusions. Emma est ensuite apparue, sortie de nulle part. Elle lui fit perdre de vue le point qu'il s'était fixé. Déséquilibré, ébranlé. C'était le coup de pouce dont il avait besoin pour ne pas sombrer. La main qu'on lui tendait pour le sauver, et comble de l'idiotie, il l'a laissée tomber.

On ne se rend pas compte de tous les sacrifices que les gens font pour en arriver jusque-là. Rien ne semble trop absurde, tordu ou malsain pour atteindre la notoriété. Billy avait mis le temps en suspend. Il ne voyait pas les années passer. Il avait placé sa vie dans une petite boîte. Il croyait qu'en vieillissant, lorsqu'il se déciderait à l'ouvrir, il aurait amplement le temps de la vivre. Mais le temps passait et il ne faisait que survivre. Il se gavait de comprimés pour rester alerte. Il était tellement surexcité que ça lui coupait l'appétit. Il ne pensait même pas à manger. Les heures s'écoulaient. Puis il se rendait compte qu'il se retrouvait déjà le lendemain. Son estomac brûlait. Il maigrissait. Il ne dormait pas. Son cerveau défaillait. Il avait besoin de garder ses forces. Se préparer à manger était trop long. Manger tout court prenait trop de temps. Alors, il s'achetait des caisses de jus V8 pour substituer les légumes et des caisses d'*Ensure* pour les vitamines et

les nutriments. Il se nourrissait comme un malade en phase terminale sauf que, pour lui, ça lui convenait. Il se sentait vivre pour la première fois. Il devenait célèbre.

Il aimait se tenir la tête sous l'eau. Quand les souvenirs douloureux refaisaient surface après un *bad trip* intense, il se coulait un bain et se laissait submerger. Les sons stridents devenaient sourds. La vitesse du trafic s'atténuait. La pression du temps s'étirait. L'urgence de vivre s'engloutissait au plus profond de lui. Il n'écoutait que son cœur battre dans ses oreilles. Le bruit sourd de l'état fœtal. Le bruit de la naissance. Mourir pour tout recommencer. Se projeter hors de l'eau pour renaître à nouveau. Nettoyer le méchant. Il était temps. Lorsqu'il s'est rendu compte qu'il n'avait pas assez pris soin d'Emma, et qu'il aurait pu découvrir quelque chose de plus en sa compagnie, il était trop tard. Elle était déjà bien loin derrière. Le jour où il comprit que plus rien ne serait pareil, qu'il n'avait plus de chance de se racheter, il décida de partir.

Retour à la case départ

L'ennui. Je déteste être seule. Je dirais plutôt que j'aime décider quand je le suis et que je déteste l'être quand je ne l'ai pas choisi. Je tourne en rond, je cherche à m'occuper, mais rien. Il n'y a rien. Tout est contre moi, car je n'ai rien à faire. Je déprime, je regarde la télé; la ville semble vide. Il n'y a même pas un Témoin de Jéhovah dans les rues à qui je pourrais fermer la porte au nez. Le temps s'étire et pèse sur mon cœur déçu de rester immobile. Aucune inspiration. Rien ne se passe et je m'ennuie. Il ne

reste plus qu'à aller me coucher et souhaiter qu'à mon réveil j'aie enfin quelque chose à faire.

La plupart de mes amis sont complètement débiles. Il faut croire que, comme Emma pour les hommes, j'attire la compagnie des malsains qui me déchiquettent le dedans. Je ne peux pas me passer de leur présence. C'est comme une arme à double tranchant. Autant j'ai envie de les voir, autant lorsque je les quitte, je me sens vidée de mon énergie. Quand j'ai besoin d'eux, ils disparaissent. Quand eux ont besoin de moi, ils accourent et me retiennent en otage. Ils me pleurent leurs problèmes comme s'ils pensaient que je pouvais y changer quelque chose.

Après *Shadow's Waltz*, tout était différent. Emma savait que je m'étais rapprochée de Billy. Même si la soirée d'Halloween avait mis un terme à ses tourments et qu'elle était passée à autre chose, il lui restait néanmoins une pointe de jalousie à mon égard. Après m'avoir boudée quelques jours, elle avait fini par s'en remettre. Je lui avais pourtant expliqué que je n'étais pas une menace. Il n'était qu'un ami. Mon ami. J'étais devenue *addict* à Billy autant qu'il l'était pour ses pilules. Ah! Mais je n'en prenais plus. Une fois m'avait suffi. Sauf que Billy m'avait intriguée. Nous nous étions rapprochés, sans rien de physique. Nous avons des intérêts communs. Emma enviait ma situation, mais elle savait que c'était peine perdue. Elle me détestait en silence, car elle comprenait ma fascination. Je ne pouvais rien lui dire qui la raisonnerait, il lui fallait du temps. Pourquoi les hommes sont-ils toujours au centre des querelles d'amitié?

Je le suivais partout. Je passais mes soirées à discuter avec lui, à écouter de la musique, à me disputer seulement pour épicer la conversation. Il était une sorte d'Emma, et comme elle « frustrait seule » dans son coin, il la substituait. Il était gelé, défoncé. Nuits et jours. Tout le temps. Vous en connaissez des tas de gens qui se *popent* un quart avant d'aller au *Wal-Mart* s'acheter un ventilateur? Non, mais il n'y avait rien d'excitant à aller s'acheter un « ventilo »! Peut-être que c'était une activité trop *platte* et que ça lui prenait un petit remontant pour en oublier la banalité. Moi, je ne prenais rien et, curieusement, je devenais la zombie. Je comprenais maintenant pourquoi Emma avait l'air aussi brûlée lorsqu'elle arrivait en cours. Je rentrais au travail avec le visage vert fluo. Je rayonnais de fatigue. J'étais l'incarnation de la radioactivité, mais sans la productivité. Plus d'énergie. La batterie à plat. J'avais besoin de lui. Je devais l'avoir dans mon champ de vision. Tu parles d'une dépendance.

Je me réveillais la nuit en me demandant ce qu'il faisait. Ce que tous mes amis faisaient. Et s'ils disparaissaient tous? J'avais peur d'être seule. Je me retrouvais toujours laissée pour compte quand mes copains entamaient une nouvelle relation amoureuse. C'est normal. On veut tous se rapprocher de l'être aimé. On veut maximiser notre temps, en passer le plus possible avec le nouvel élu. Mais est-ce une raison pour s'évaporer de la surface de la Terre? Pour s'effacer sans laisser de trace; même pas une petite note? Pour oublier les amis? À chaque fois, tout le monde se pousse avec sa nouvelle conquête et moi, je me retrouve toute seule. Et on me dit : « Tu ne peux pas comprendre, tu n'es pas en couple ». Ou bien : « Il faudrait que tu te trouves quelqu'un et tu verrais que tu ne voudrais plus le lâcher ». D'accord, peut-être. Mais il me semble que j'aurais aussi envie

de partager cela avec mes amis. Une soirée relax autour d'un verre à discuter, ça ne brise aucun couple. Ce n'est qu'une relation d'amitié normale. Du temps pour les conjoints et du temps pour les copains. De toute façon, ils finissent tout le temps par revenir se plaindre parce que leur roman à l'eau de rose est fini, et j'en entends parler pendant des jours. S'ils venaient me voir avant, je les préviendrais et j'allègerais leurs souffrances. En plus, à force de toujours être ensemble, ils doivent manquer d'air. Je suis certaine que c'est pour cela que ces couples ne fonctionnent pas. Ils se voient trop. Si mes amis me voyaient plus souvent, ils seraient sauvés de cette routine. Ils s'ennuieraient une heure ou deux, le temps de trois ou quatre cafés, et ils seraient aux anges de se retrouver. Au moins, cela justifierait de façon noble mon titre de Mère Teresa.

Pour une fois, j'ai tenté d'écouter les conseils des autres et j'ai voulu agir de façon normale. Du moins, le plus normalement que je peux l'être. Dans mes critères de normalité en tout cas. Bref, je me suis dit qu'au fond, je devais bien avoir un petit béguin pour ce type, sinon je n'aurais pas agi en sangsue. Il m'empêchait de voir la vie de manière uniquement raisonnable et cela me plaisait tellement. Je pouvais être démesurée sans qu'il me regarde de travers. Sans qu'il porte de jugement sur moi. Il me laissait vivre. Il me laissait être moi. En fait, il se foutait bien que je sois folle, intelligente, arriérée ou sexy... parce qu'il ne voulait pas de moi. Cela résume assez bien la situation. Ma tentative de conquête a été très brève, puisqu'il a écourté mes tourments en me répondant *subito presto* qu'il n'était pas intéressé. Je n'étais qu'une bonne amie. Rien qu'une bonne amie. Encore une bonne amie. Je sers vraiment juste à ça. Et comme si ce n'était pas assez, il a fallu qu'il en rajoute.

J'étais couchée. Sur le dos. Sur le lit de Billy. J'aurais voulu que le temps s'arrête. Que je n'aie plus besoin d'aller à l'école, d'aller travailler... Je n'avais plus le goût de rien, sauf de rester là, étendue, presque seule. Je m'écroulais. Je m'enfonçais. Plus rien n'avait d'importance, et ça m'était égal. Je m'en foutais parce que j'avais tout. Des amis, du travail, un semblant d'avenir... Le monde gravitait autour de ma petite personne et je m'y complaisais. C'est dans des moments comme ceux-là qu'on ne pense jamais à la perte. Et qu'on ne veut surtout rien perdre. En tout cas, ça aurait été trop beau de pouvoir tout garder. Et je reprochais à mes amis en couple de ne jamais vouloir lâcher leur emprise sur l'autre. J'étais pire qu'eux, le sexe en moins. Je sentais que quelque chose se préparait, mais je ne voulais pas le voir. Je me grisais de la musique du *Kid*. Je m'assommais de ses rythmes sourds de *drum'n bass*. Jusqu'à ce qu'il éteigne tout et qu'il me dise que, dans un mois, il partirait. Dans un mois, il serait loin d'ici.

Méchante claque dans la face. Billy ne voulait pas de moi autant qu'il ne voulait pas d'Emma. Il ne cherchait qu'à être seul. Ça lui convenait. Il ne me regardait pas, il ne me voyait même pas pendant que j'étais en face de lui. J'étais couchée, sur le dos, sur son lit d'eau, et je fixais le plafond. La gorge me serrait et ça faisait bien trop mal. J'ai tellement pleuré que ça m'a donné envie de pisser. J'avais le cœur fatigué. Je me sentais aspirée de l'intérieur comme si j'allais me retourner, les tripes à l'air et la peau en dedans. Le blanc du plafond m'hypnotisait. Je devenais étourdie. Les mouvements ondulatoires du matelas d'eau me donnaient la nausée. Rien n'était stable. J'aurais voulu m'enfoncer dans cet immense sac, me noyer dans toute l'eau sale qu'il contenait et m'intoxiquer

avec. Malgré cela, Billy ne me verrait pas et une fois devenue fantôme, je n'aurais qu'à lui croquer les orteils pour le faire *badtripper*.

Il ne voulait pas de moi. Il ne m'aimait pas. Qu'est-ce qui cloche chez moi? Je ne suis pas assez disponible? Je ne suis pas assez ouverte, gentille, réconfortante, excitante? Je ne suis pas assez originale, mystérieuse, sensuelle, rebelle? Voilà. Le drame de toute ma vie se répète. Je suis une fille trop ordinaire pour un gars extraordinaire, aussi attrayante sexuellement qu'une patère. Je suis banale et ça l'ennuie. Qu'est-ce qu'il lui fallait de plus? Qu'est-ce qui lui aurait fait plaisir? Il avait Emma, une fille extra, et cela ne l'a pas contenté. Alors, moi, tu parles d'une ennuyeuse erreur! Je ne faisais pas le poids! J'espérais avoir tort. J'espérais avoir compris de travers ce qu'il m'avait répondu. Je suis trop bête.

J'ai toujours été une fille de gang. La fille dans la gang de gars. J'aimais leur compagnie. C'était plus simple. Pas de *bitcheries*. Pas de pleurnichage. Que des sentiments fraternels. On s'aimait bien, mais sans plus. Aucune relation amoureuse entre nous et aucun espoir qu'il y en ait une. De toute façon, les gars me voyaient comme un gars. J'étais asexuée, au même titre qu'une lampe. J'aurais eu beau me grimper sur des talons aiguilles de quatre pouces avec une mini-jupe et des bas en résille, et ces abrutis auraient tous cru que je me préparais pour une soirée d'Halloween. Ils étaient loyaux, jusqu'au jour où ils se faisaient une copine. Toutes des folles furieuses. Sans exception. Elles avaient peur de moi. Peur de la place que j'occupais dans la vie de leur chéri. Alors,

elles se mettaient à me *bitcher*, à pleurnicher et à menacer leur chum de les quitter s'ils n'arrêtaient pas de me parler. Donc, en grandes lopettes, ils marchaient la tête basse jusqu'à la maison et je les perdais. Tu parles d'une gang de mauviettes! Même pas capables d'assumer une amitié mixte devant une cinglée dictatrice! En plus, je ne leur faisais rien à ces filles. Au contraire, j'étais heureuse de les rencontrer. Ce n'était pas ma faute si j'en savais plus sur leur mec qu'elles. Ça faisait quand même plus longtemps que je les connaissais et que je les côtoyais. Je ne faisais rien de mal. Tout ça pour dire que ces salopes finissaient toujours par gagner. Je me retrouvais seule. Après quoi, quand la relation éclatait, les gars se sentaient *cheaps* de m'avoir écartée. Trop tard, bande de mous! Ils m'abandonnaient injustement et pensaient qu'après je reviendrais! Non, mais ça va pas! Je me fais larguer comme une menace atomique et je devrais trouver ça normal? Je devrais l'accepter sans rien dire? C'est mal me connaître. OK, je suis une fille. Mais si ces filles ont le droit d'agir en pestes pour obtenir ce qu'elles veulent, moi aussi, j'ai le droit de me venger. « Venez misérables, que j'écrase votre petit cœur à grands coups de bottes à cap! » Ils l'auraient bien mérité...

Emma était ma première grande amie et j'avais trahi le principe de base d'une amitié féminine : ne pas toucher au mec de l'autre. En fait, je ne lui avais pas réellement touché, j'étais juste un peu amoureuse. Mais, ce n'était pas réciproque et il partait. Au fond, c'était une bonne chose pour moi, avant que je ne m'engouffre davantage. J'avais perdu mon temps. J'étais déprimée. Vidée. Épuisée. Je me sentais oubliée. Mon univers s'est écroulé quand le téléphone a arrêté de sonner. Je m'étais abandonnée quelque part, sans me préoccuper des conséquences. J'avais ruiné ma santé et mon compte en banque

était en souffrance. Je n'avais plus envie d'étudier. Il était grand temps que je fasse du ménage. Je devais achever les parasites qui me pourrissaient encore la vie et surtout renouer avec les vrais amis. Ceux qui me faisaient du bien, ceux qui me manquaient et que j'avais négligés. Je tenais à mon amitié avec Emma. Il fallait que je m'assure qu'elle le sache et que ces histoires idiotes avec Billy ne détruiraient plus notre amitié. Elle devait savoir, avant qu'elle ne parte aussi. L'occasion se présentait enfin.

C'était là, couchée sur ce lit, seule, à fixer le vide, dans cet appartement, que je m'étais imposé ce grand ménage, cette routine draconienne. J'avais besoin de me remplir la tête pour arrêter de penser. J'avais besoin de combler tous les moments libres pour ne pas figer quelque part, pour ne pas avoir le temps de me rendre compte que j'étais dévastée et que j'allais craquer.

Moi, si forte et déterminée, battante et structurée, je devenais égarée, triste, démunie. Plus je me rendais compte que mes objectifs étaient inatteignables, plus je m'enfonçais dans la déprime et la culpabilité de ne pas y arriver. Pourtant, ce n'était que du ménage et de l'écriture. Il n'y avait pas de quoi fouetter mon chat! Mais je n'y arrivais pas. Je bloquais devant l'écran. Je tombais dans la lune pendant des heures, sans penser à quoi que ce soit. Déconnectée. Mon optimisme initial disparaissait. Aucune sortie ne me divertissait. J'étais devenue ermite. Je m'enfermais chez moi. Je n'étais plus qu'une loque. Le silence. Lourd. Étourdissant par l'absence de bruit. J'étouffais. Je n'avais plus envie de rien parce que rien ne pouvait arriver, et c'était inutile d'espérer qu'il se passe

quelque chose. C'en était assez. Pour une fois dans ma vie, je devais prendre soin de moi. Réellement. Pour une fois, je devais faire les choses pour moi. Je devais tout arrêter.



Gras saturé

J'ai lu. D'aussi loin que je me souviens, j'ai lu le plus de livres possible. Assez pour m'en terrifier aujourd'hui. Je me passionnais pour ce qui était parascolaire. J'écrivais des lettres d'un million de pages recto-verso à mes amis, je lisais, je dessinais, je dansais et, comme tout le monde, j'étais une chanteuse de salon! Je pouvais passer des heures, voire une fin de semaine entière, emmitouflée dans une couverture, tasse de thé et croustilles faibles en gras saturés à la main, à lire la collection « Frissons » et les « briques » des *Filles de Caleb*. Si j'avais été de la génération *Harry Potter*, j'aurais probablement sombré dans l'univers du fantastique littéraire. Malgré moi, et pourtant sans aucune hargne envers ce genre, j'y résiste.

À l'époque, le café était proscrit et les chips n'étaient pas encore perçues comme des patates tueuses. Le thé, qui aujourd'hui me dégoûte seulement à son odeur, a été remplacé par la boisson « ultracaféinée » et les croustilles, par la cigarette. Une tueuse en vaut bien une autre.

Lire pour le plaisir m'effraie. Je me sens coupable. Coupable de prendre du temps pour autre chose que ce qui est demandé. Je souffre d'une étrange maladie : la *saturation*

bouquinière universitaire. Je me sens pleine, étouffée. Je me suis toujours demandé pourquoi les chips avaient trop de gras saturé? S'il y a saturation, il suffit d'en mettre moins. Alors pourquoi l'inscription « faible en gras saturés »? Délire de friture, j'en conviens. Cette comparaison m'a permis de comprendre pourquoi je me sentais ainsi. Trop pleine de lectures diverses en même temps. Engloutir tous ces maux, euh, ces mots... Étourdie par le torrent de lettres sur les pages et dans ma tête... Et la nausée survient. Parfois, j'essayais d'en emmagasiner plus, mais mon esprit me le refusait. J'ai compris enfin ce que la saturation pouvait engendrer. Ce mal provoque des crises de panique, des pertes d'équilibre et des angoisses. Et si je ne parvenais plus jamais à lire autre chose que ce qui était nécessaire à mes études? Je dois rester calme.

Le plus drôle, c'est que j'achète encore des livres. J'aime toujours découvrir de nouveaux auteurs, de nouveaux genres. J'aime l'odeur du papier imprimé d'encre. Toutefois, ils se retrouvent tous dans le décor, rangés dans la bibliothèque avec les autres non explorés. J'ai peur de les ouvrir, de transgresser l'aspect virginal de leur apparence soi-disant parce que je n'ai pas de temps à leur consacrer. Je suis saturée comme les gras *trans* qui nous effraient. C'est désagréable de se sentir comme une patate ayant passé trop de temps dans une friteuse infecte. Il faut que je prenne l'air.

Je ne sais pas ce qui a provoqué cette overdose : un théoricien, un auteur tordu... Pourtant, c'est un mal nécessaire. Je suis un peu sadomasochiste. J'ai peur d'ouvrir un livre, mais je ne peux vivre sans eux et sans leurs mots. J'écris toujours, du moins

j'essaie. Je recommencerais la danse aussi. Cela me libérerait. J'imagine que le temps arrangera bien des choses. S'il existe maintenant des chips sans gras *trans*, mon mal de lire devrait s'alléger un peu.

Elle ne regarde pas la neige tomber

Emma préférerait marcher sous les flocons plutôt que d'être enfermée dans un petit local à classer des dossiers par ordre de numéro. Elle trouve cela déprimant. L'air est vicié, toujours recyclé et repoussé par des conduits poussiéreux. Elle étouffe, mais ne peut pas partir. Les couleurs sur les murs sont criardes et étourdissantes. Il faut bien gagner sa vie, même si elle a l'impression de perdre son temps et d'être retenue contre son gré. À force de fixer l'horloge, elle finit par halluciner un tic tac sonore. S'il pouvait neiger davantage, elle ne reviendrait peut-être pas demain...

Quand elle ne meurt pas d'ennui à attendre que le temps passe à ce nouveau travail, elle se sue le corps à son autre emploi à servir des éternels insatisfaits venus la faire chier avec leurs caprices culinaires. Jamais de juste milieu. Et, pendant cette éternité, enfermée dans ce local de clown, elle se ronge les sangs devant un écran d'ordinateur qui lui assèche les yeux et lui troue le cerveau. Sortir. Prendre l'air. S'échapper. Toucher la paye et ne plus revenir. Non. Elle n'est pas comme ça.

Elle ne regarde pas la neige tomber. La vue des flocons la rend malade. Ils lui font penser à Noël et elle déteste cette période de l'année. Quoi de mieux, en cette soirée de réjouissances, que de laver son linge sale en famille? Personne ne se voit pendant onze mois et trois quarts et, à la première occasion, chacun en profite pour dire ses quatre vérités devant tout le monde. C'est à mourir de rire. Au lieu de profiter du moment familial, ils se bombardent de pointes sarcastiques, parlent avec des sous-entendus, chuchotent et s'observent comme des bêtes prêtes à attaquer. De vrais enfants ces adultes, et encore, des enfants ne seraient pas aussi hypocrites.

Tout le monde déménage. Elle aussi en a envie. C'est sûr qu'elle s'ennuierait de la tranquillité de son chez-soi, mais une plus grande ville regorge d'activités, de magasins et de nouveaux visages... Plusieurs de ses amis sont partis. Ils semblent heureux, mais à chaque fois qu'elle les voit, ils ne cessent de se plaindre de choses et d'autres. Pourquoi ne reviennent-ils pas s'ils sont tellement cassés à cause du coût élevé de la vie? Ils sont exaspérés parce qu'il n'y a rien à faire à part des activités payantes, parce qu'il y a un manque flagrant de nature, de verdure... Ils n'avaient qu'à rester.

Partir pour explorer. Aller voir le monde. Découvrir toutes les richesses dont regorge notre planète. Respirer. Emma songeait depuis longtemps à s'exiler sur une île, mais il y avait toujours quelque chose qui la retenait. Quand ce n'était pas l'école, c'était un garçon. Quand ce n'était pas le travail, c'était sa famille moralisatrice... Si bien que le temps passait et qu'elle ne partait pas. Elle songeait qu'après ses études, elle

commencerait à travailler activement. Elle n'aurait donc plus le temps de partir à l'aventure. Elle ne voulait pas non plus manquer d'argent. Juste d'imaginer se retrouver dans une situation pire que celle dans laquelle elle se trouvait déjà, en conciliant deux emplois pour boucler les fins de mois, lui donnait de l'urticaire. Elle n'osait pas non plus affronter ses parents. Ils lui disaient toujours quoi faire et surtout quoi ne pas faire. Partir à l'étranger se retrouvait dans le top 5 familial des choses à ne pas envisager. Jamais dans cent ans. Même si c'était sa vie, Emma était prisonnière de ce carcan et n'avait jamais su comment s'en défaire. Elle étouffait. Elle ne pouvait compter que sur elle-même. Elle savait que s'il lui arrivait des ennuis une fois partie, elle devrait se débrouiller toute seule et ce, même si elle devait croupir au fond d'un cachot, torturée, mourante et au beau milieu d'une forêt vierge. Vu de cet angle, regarder les flocons de ouates tomber devenait plus supportable. En ne faisant rien, c'était un peu comme si elle achetait la paix. Mais cette paix avait toujours un prix; elle la tenait à l'écart des jugements parentaux, mais n'emplissait pas le vide dans son petit corps. La guerre familiale devait se déclarer. Ce n'était pas à quarante ans qu'il serait temps de commencer à penser à s'occuper de soi. Elle en avait besoin maintenant.

Emma s'ennuyait de Billy. Au fond, elle ne se l'avouait pas, mais elle s'ennuyait de lui. Elle aurait aimé juste avoir un peu de temps à lui accorder pour discuter. Pour se raconter leurs joies, leurs espérances, leurs moins bons coups... Pour parler de la pluie et du beau temps, de ce qu'ils avaient fait depuis la dernière fois qu'ils s'étaient croisés. Mais elle était enfermée dans ce local, voyait du coin de l'œil les gros flocons tomber du ciel, et songeait à toutes les choses qu'elle n'avait pu lui dire avant qu'il décide de partir.

L'angoisse

N'avoir rien à faire est relatif. Nous avons toujours quelque chose à faire, mais le faisons-nous? J'aime beaucoup mieux ce qui est amusant. J'échangerais volontiers toutes choses obligées contre une bonne compagnie accompagnée de conversations futiles, de café, de boucane et de potins croustillants. Qui préférerait réellement travailler quand on nous présente cela? J'ai souvent l'impression de perdre mon temps. Lorsqu'une échéance survient, je maudis le saint ciel d'avoir été cigale pendant que j'aurais pu me faire fourmi... Je me transforme alors en monstre, dévorant quiconque vient me déranger, m'autodévorant à petits feux, oubliant de vivre et parfois de respirer. Je me sens tellement stupide! Je suis incapable de sortir de l'extrême, de cette urgence d'arriver à la fin. Mais à la fin de quoi? Rien n'est jamais terminé, ou du moins pas concrètement. Une tâche, cela se termine, mais elle se remplace simultanément par une autre, et une autre, et finalement, la vie paraît tellement courte, parce que je n'ai pas le temps de la voir passer, sauf quand je perds mon temps dans le farniente et que je me dis : « Bon Dieu que je suis idiot, j'aurais tellement de choses à faire, mais bon... je m'en sors toujours, ce sera la même chose cette fois-ci ». Et je retombe dans cette boucle infinie de regrets et de torture psychologique. Je ne me dompterai jamais.

J'essaie de me prendre en main. Bon, dit comme ça, ça ne semble pas trop évident, mais c'est le cas. C'est difficile. Tous les jours. Je lutte contre les dépendances. Il y en a tellement. Je ne peux pas les vaincre une à la fois, elles sont toutes reliées! Arrêter de fumer signifie ne plus boire de café. Plus de café égal moins d'amis et de

ragots aux alentours. Moins d'amis, plus de solitude. Être seule entraîne la déprime. La déprime donne envie de boire et de fêter. Tout ça ramène donc au cheminement curatif à sens inverse : alcool + fête + amis + potins + cigarettes + café = aucun progrès pour moi. Il fallait que je me trouve un divertissement sain, un point d'ancrage. Un moment de répit pour l'esprit. Un défoulement pour le corps. J'ai toujours aimé danser. Sans qu'on me regarde, mais quand même. La danse classique avait accompagné ma jeunesse. Légèreté, fluidité, rigueur. Au secondaire, j'avais laissé tomber cette passion au profit de la rébellion et de la gang de gars. Je n'avais jamais recommencé. Je suis plus âgée, mais ça doit être comme le vélo, ça ne peut pas se perdre. Je me suis mise dans la tête de contrer mes angoisses par cet art. Efficace pour un tas de choses, certes. Mais pour ce qui était de contrer mes angoisses, j'aurais dû choisir le tai-chi.

Ma meilleure amie en avait assez de vivre ici. Comme elle avait besoin de changer d'air, elle a décidé d'explorer la Terre. Les hommes étaient peut-être plus verts dans le jardin du pays voisin... Du même coup, pendant qu'Emma se préparait à quitter notre fuseau horaire et qu'elle pliait bagage, je rassemblais tous mes effets personnels dans de petites boîtes pour déménager à mon tour... C'était comme un mouvement en chaîne. Billy, Emma et moi avions besoin de bouger pour faire avancer notre vie. Il faut croire que nous étions liés au point d'être incapables de rester immobiles face à tant de chambardements.

Billy est parti. Je me suis sentie libérée. Je croyais que ce serait la fin du monde, mais cette apocalypse intérieure tant redoutée n'a pas eu lieu. J'avais préparé le terrain afin de minimiser les dégâts. J'ai donc emménagé dans son appartement. Ce minuscule endroit était empreint de tellement de souvenirs que j'espérais qu'il m'accompagnerait dans ce deuil. Je m'y sentais en sécurité. Il m'était familier, je n'ai eu qu'à le décorer. C'est étrange comment une cure peut s'avérer destructrice pour certains, mais bénéfique pour d'autres. En m'installant dans ce logement, j'avais décidé de combattre le mal par le mal en affrontant tous ces sentiments que je redoutais. Je m'y réconfortais, et en même temps, je m'y cachais pour ne pas perdre le petit bout de lui que je voulais conserver. Personne ne pouvait me l'enlever. C'était comme si, de cette manière, je retenais quelque chose de lui pour moi seule. Il ne vivait plus là, mais son odeur y était et je m'en contentais; j'en avais besoin. Ah! Toutes les choses qui peuvent nous consoler quand on ressent un vide... Après un moment, je me suis aperçue que je me détachais peu à peu de cette « maison » et de l'homme. En nettoyant cet endroit et en m'y installant, j'avais fait le ménage dans cette époque de ma vie qui était désormais bel et bien derrière moi. J'avais rencontré d'autres gens, et j'y passais de moins en moins de temps. En fait, j'avais fait le deuil de l'homme bien avant, mais j'espérais conserver une petite part de lui qui finalement ne s'est pas avérée essentielle à ma survie. Si j'en avais pris conscience avant, je ne serais pas déménagée là-bas, mais je ne voulais pas échanger une dépendance pour une autre... seulement l'enterrer définitivement.

Je suis une personne stressée. Je suis franche et directe, mais je n'ai jamais voulu faire de mal à personne. J'ai toujours souhaité que le monde m'aime pour ce que je suis.

Malgré tout, je faisais des efforts inimaginables pour plaire. J'aurais aimé être belle. J'aurais voulu être celle dont on parle, qu'on admire, qu'on désire. Mais il y en avait toujours d'autres, plus belles, plus gentilles, plus faciles d'approche que moi.

Je suis méfiante. C'est dans ma nature. Je protège mes intérêts, c'est tout! Je ne m'ouvre pas aux gens avant que je ne l'aie décidé. Je les étudie, les scrute en détails pour les coincer au moindre faux pas. Je ne fais pas confiance facilement. La plupart du temps, les gens voient cela comme du snobisme ou de l'« antisociabilité ». J'ai même entendu un idiot se plaindre de mon comportement en disant que je jouais la difficile pour attirer de la sympathie. Il y en a qui ne comprennent rien à rien.

Lucidité mon œil!

Malgré ma courte vie, j'ai un passé mouvementé. J'ai vécu des moments magiques, des histoires mémorables. J'ai aussi fait des choses dont je ne suis pas vraiment fière. L'exploration corporelle de la gent masculine a été une période peu reluisante de mon existence, mais elle fait partie de moi. J'ai bien parlé d'Emma, mais il faut parfois savoir se regarder en face. J'ai causé du chagrin, de la colère et de l'incompréhension. J'ai semé le doute dans plusieurs esprits, et le doute est ce qui fait le plus mal. J'ai triché. J'ai souvent été volage en rejetant le blâme sur le cocu. J'accusais les victimes, mais je savais très bien que ce n'était pas entièrement de leur faute. Après

quelques fois, on apprend. Jusqu'au jour où l'on rencontre quelqu'un de plus fort que nous à ce jeu, et qu'on s'y laisse prendre.

L'indifférence venge beaucoup plus la cause d'une âme blessée que les plus vilaines manigances. Ignorer quelqu'un, comme s'il n'existait pas, comme s'il n'était pas là, fait doublement mal, bien plus que si l'on essaie maladroitement de l'éviter ou de lui montrer qu'on essaie de l'éviter parce qu'on souffre. Sinon, à cet instant, on devient la victime esseulée, et le fautif a gagné. Il ne faut pas se laisser agripper d'un pouce, ni faire croire à l'autre qu'il comptait pour nous. Il faut laisser entendre qu'il est possible de vivre sans lui. Qu'il est possible de retrouver le sommeil, et que sa présence n'est pas indispensable. Qu'il est possible de se trouver un gars qui n'est pas comme ça. Qu'il est possible de penser à soi... C'est ce que j'ai compris après me l'être fait faire.

J'ai enfreint plusieurs règles. J'ai été dure avec moi-même autant qu'avec les autres. Je ne me suis pas fait confiance. J'ai fait payer des innocents. J'ai perdu du temps à essayer de ne pas en perdre, mais sans pouvoir y arriver. J'ai dérogé de mes valeurs et de ma ligne de conduite. J'ai fait un tas de choses... et un tas de choses que j'aurais dû faire avant n'a pas été fait. Je m'en veux pour tout cela, autant que je me dis qu'il fallait que je passe par là. C'était nécessaire. Redevenir lucide. Je n'ai jamais cherché à me faire pardonner pour quoi que ce soit. J'assumais pleinement mes gaffes et je comprenais parfaitement que quelqu'un puisse me détester parce que je lui avais fait de la peine. J'expliquais toujours mes raisons à la personne concernée, ce qui m'avait poussée à agir,

ce qui s'était passé, sans toutefois demander pardon. C'était mes excuses. Je trouvais cela injuste d'en espérer en retour. Visualisez le topo : tu fais de la peine à quelqu'un, tu lui expliques tous les détails et, en plus, tu lui demandes de t'excuser! Non, mais ça va faire! Tu agis comme une merde, tu arraches le pauvre petit cœur d'un proche, et tu as le culot de demander pardon! Je crois que ce pardon doit venir de lui-même. Si la personne blessée veut pardonner, elle le dira. Mais n'en demandez pas plus, s'il vous plaît! Croyez-moi, c'est déjà bien assez pénible à encaisser!

Je n'ai pas été seule longtemps. Je sais m'entourer de gens, mais je n'ai jamais eu vraiment de chance en couple. Moi qui croyais finir vieille fille! Je pensais être vouée à une existence de maîtresse d'école de rang qui se tape l'inspecteur faute de se trouver un amoureux sérieux. Il y avait de quoi être déprimée, mais jusqu'à présent, ça va. Il y a du nouveau dans l'air. Des papillons dans l'estomac. Du soleil tout autour. Je crois que cette fois-ci, c'est la bonne. Mais je me garde une petite réserve, au cas où je me tromperais. Au cas où il s'avèrerait que ce type est le pire des salauds de la ville, et que j'en serais la dernière informée. En tout cas, le nouvel heureux élu de mon cœur, en espérant qu'il soit réellement heureux, n'a pas encore pris ses jambes à son cou. De mon côté, je n'ai pas encore l'intention de paqueter mes valises et de me sauver. Ça fait drôlement changement.

On ne se voit jamais. Malgré ce que tout le monde dit, ce n'est pas la clé du succès. Ce n'est pas pour moins se chicaner, on ne se déteste pas, c'est juste qu'on

travaille tout simplement trop. En plus, on ne se voit tellement pas qu'on n'a même pas le temps de s'en parler. Même pas le temps de s'organiser un rendez-vous. Et ça, c'est le comble de l'ironie. Se prendre un rendez-vous pour se voir... Mettons que ça ne fera pas des enfants forts. Ça tombe bien, il n'en veut pas. À vrai dire, pour l'instant, moi non plus mais, d'un autre côté, je n'ai pas envie d'être ultra vieille avec les seins pendants comme des patates dans des bas collants avant de me mettre à la procréation. Mais encore là, nous n'avons jamais l'occasion d'en parler. Paradoxal, non? Moi qui déteste la solitude, je me retrouve « semi en couple/semi-célibataire », donc la plupart du temps toute seule.

Pas de deux

La vie amoureuse, c'est compliqué. J'ai commencé jeune à me casser la tête avec ces histoires-là. J'avais beau ne pas aimer ce que toutes les filles de mon âge idolâtraient, j'avais beau porter des bottes d'armée et sacrer gros comme le bras, ce n'était pas les gars de la gang qui auraient pu m'empêcher de rêver. Le soir, je m'imaginai dévaler la grande allée, comme une princesse, dans ma superbe robe blanche de style « Impératrice Sissi », pour rejoindre mon prince charmant; celui qui exaucerait tous mes souhaits et mes désirs. Il aurait été à mes pieds sans rechigner et il aurait fait de moi la plus heureuse des femmes. Dans le fond, c'est d'une « marraine la bonne fée » ou d'un homme rose à tout faire dont je rêvassais. J'avais dû me tromper de conte, parce que je me suis aperçue qu'un prince n'était absolument rien de tout cela! Un homme, ça peut être charmant, mais tellement entêté! J'étais la princesse, alors il était normal que je demande des trucs. C'est juste qu'à cette époque, je ne savais pas encore quantifier... Ces petits princes m'ont dit

qu'ils n'étaient pas mes domestiques, ni des petits toutous pour pavaner. Ben quoi? Je le répète, je suis une princesse et j'assume ma royauté.

Avec le temps, je me suis résignée à l'idée que les contes de fées n'existaient que dans nos rêves, et qu'ils avaient été écrits pour faire passer les hommes pour des anges plutôt que pour des salauds. C'est toujours le beau jeune homme blond de sang royal qui sauve la princesse. Mais ce que les contes ne disent pas, c'est qu'après le mariage, le prince charmant ne se gêne pas pour courtiser les autres femmes du château, pour mettre enceinte la princesse voisine de la contrée enchantée et pour se saouler aux anniversaires des enfants. Il ne cesse de geindre et de se lamenter sur comment il était heureux quand il était seul et sur combien ça lui coûtera cher d'élever cette famille de braillards. Jamais les contes de fées ne mentionnent ces choses. Jamais. Ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais. On m'avait menti dans mes moments de pure innocence. On avait bousillé mon imagination d'enfant. Des princes, cela n'existe pas. Je n'en voulais plus.

Être deux, c'est compliqué. C'est déjà assez difficile de se comprendre, alors quand, en plus on essaie d'en comprendre un autre... Quand on est seul, on n'a pas le choix de s'habituer. On peut toujours se faire la gueule, il n'y a que nous pour écoper. Sauf qu'à deux, il faut que l'autre nous endure pendant qu'il faut l'endurer. La seule option pour faire baisser la tension est de se pousser quelques heures pour relaxer. J'ai grandi avec la certitude que je serais toujours seule, parce que j'avais de la misère à m'endurer. Je ne voulais faire pâtir personne d'autre. En côtoyant une bande de gars, je

me suis dit que j'allais peut-être comprendre davantage ce chromosome « Y ». J'allais peut-être me décider à m'épanouir dans cet univers enchanté qu'est l'amour. Ou j'allais peut-être tout simplement finir en vieille sorcière qui maudit les jeunes filles désireuses d'être heureuses.

Le jour où j'ai rencontré ma nouvelle flamme a été un désastre. J'avais eu une mauvaise nuit. J'étais d'humeur maussade et, à onze heures du matin, j'en étais seulement à mon troisième café. La cure se poursuivait, mais j'en arrachais. Tout ça pour dire que mon manque de caféine, de nicotine et de sexe se faisait ressentir. Je suis peut-être un monstre, mais j'ai des besoins comme tout le monde. Ce matin-là, j'aurais grimpé au visage de quiconque aurait osé me défier. Je m'étais isolée dans une petite bulle et je tentais de saisir l'inspiration. J'étais en pleine période d'écriture. Mes personnages évoluaient bien et les histoires s'enchaînaient. Je formais de magnifiques phrases dans ma tête que je me hâtais de retranscrire aussitôt avant que ma mémoire ne me joue des tours. Je fonctionnais au radar. Je n'étais même pas capable de sortir de cette brume de création pour servir les clients du resto. J'aurais dû prendre congé, question de créer en paix, mais comme l'argent ne me sort pas de l'arrière-train, je devais faire de mon mieux pour concilier les deux. Et pouf! L'inévitable est arrivé. Ma petite bulle a été crevée par un crétin qui avait osé rire de mes occupations.

Ce client m'avait demandé ce que je gribouillais dans mon coin. Après un bref résumé de ce que je comptais faire de toutes ces notes, il m'a traitée de romancière *has*

been avant même d'être publiée, de désespérée et de folle à lier. Et re-pouf! La pression me montait au visage. Je ne savais pas si je devais l'engueuler, partir en pleurant ou le frapper violemment. Je me suis rendu compte qu'il existe deux camps. L'un comprend les gens intéressés par l'art et la littérature. L'autre englobe tous ceux qui croient que c'est manifestement une perte de temps. Nul besoin de préciser dans quel camp mon client se trouvait. Il m'a demandé où j'avais planqué mon foulard et mon béret de poétesse et si j'allais un jour me trancher les veines. Il disait qu'à force de ne pas avoir d'autres passe-temps que celui de broyer du noir, ça pouvait devenir dangereux! D'après lui, je ne semblais pas savoir m'amuser. Moi, la débauche incarnée, je n'avais pas l'air d'une fêtarde! Il n'avait pas tout à fait tort. Cette mascarade venait de faire basculer l'équilibre artificiel dans lequel je m'étais réfugiée et, maintenant, tout ce que je souhaitais, c'était de tuer mes personnages un à un. J'ai vraiment le don d'attirer les crétins.

Il riait. Il s'était bien foutu de ma gueule. Il riait de plus en plus. Il me trouvait tendue. Je ne lui ai pas fait éclater la tête, ni fait sortir les yeux des orbites avec une grosse cuillère. Cet inconnu ne comprenait pas que je puisse angoisser autant pour un travail scolaire. Pour moi, c'était plus que ça mais, dans le fond, il avait raison. Pourquoi se fendre le cœur pour quelques crédits ou pour un bout de papier qui sera encadré ou relégué au fond d'un classeur? Tant de stress, de pression et d'orgueil. Et lui, il riait. Je crois qu'il avait pitié de moi. Ce n'était pas drôle du tout. Il ne savait juste pas quoi en penser. C'était sans retenue qu'il avait porté un jugement sur une parfaite inconnue et, après mon inaction, il s'était senti mal. Il m'avait blessée sans le vouloir. Il avait réussi à

me troubler en une minute. Il a attendu que je termine mon « chiffre » pour me payer un café. C'était vraiment une mauvaise journée.

C'est fou la rapidité avec laquelle nous avons fait connaissance. Nous nous sommes raconté nos vies et tout le tralala. On se serait crus au cinéma. Ambiance décontractée, verres en séries, traveling latéral de la scène, plans rapprochés des sourires et des regards sur fond de musique populaire... Invitation à danser. Le cliché. Je déteste les clichés. Comme je déteste les princes charmants, puisque ça n'existe pas. Mais ce que je déteste le plus, ce sont les princes charmants qui existent. Parce que c'est sûr que ce *gentleman* va bientôt s'évaporer sans crier au revoir, et que ça me fera maudire encore plus les contes de fées. Il était tellement craquant. Il n'arrêtait pas de me tester et je le relançais avec des pointes acidulées. Si bien que j'avais autant envie de l'éviscérer que de l'embrasser. C'était une mauvaise journée. Il me l'avait fait oublier. À mon tour de l'oublier lui.

Un bon gars, ce n'est pas pour moi. C'est trop gentil, attentionné, charmant. Voilà. C'est la partie « charmant » le problème. Mon connard s'est transformé en prince charmant. Mon crapaud s'est métamorphosé en dieu grec et je n'en pouvais plus. Il fallait que je le baise. Mais comment? Avec deux, trois, quatre bières et je ferais mon petit numéro de séduction, mais non. Pas moyen. Il était trop charmant. Il disait qu'il fallait que ce soit dans la pleine conscience de l'instant. Merde! Même plus moyen de coucher avec un gars après avoir ajouté quelques bulles de fantaisies. Il fallait être sobre, ternes et

tellement éveillés. Il m'intimidait. J'imagine que c'était pour voir tous mes défauts et profiter du fait que je serais pleinement consciente de mes erreurs lorsqu'il me les balancerait au visage. Même pas. Il voulait juste que ça se passe bien. Quand il serait prêt. Quand je le serais. Et on se tournoyait autour, comme ça, chacun notre tour. On se relançait sans cesse, mais ce n'était jamais le bon moment. Ni pour lui, ni pour moi.

C'est difficile de vivre en couple. Il faut s'adapter. Il faut faire des efforts tous les jours. Mais cela vaut la peine. Comme je le disais, il ne s'est pas encore enfui. Nous nous sommes apprivoisés. Il ne rit presque plus de moi lorsque je fais mes crises d'écrivaine psychotique. J'avais besoin de ce coup de main. De cette poussée, de ce souffle. Il a la couenne dure. Une chance, parce qu'avec moi, c'était la dépression assurée qui l'attendait! On ne se voit pas souvent. Nous avons des vies très différentes. Mais c'est comme ça. J'apprends à me contenter de ça. Ma routine ménagère ne se passait peut-être pas comme prévu, mais je devais vivre avec. Je voulais prendre soin de moi et c'est ce que je faisais pour la première fois. Dans l'ordre des choses, sainement et calmement. Je respirais... Petit instant de panique. Être deux, c'est compliqué. Alors, imaginez être trois...

Hier encore, j'avais vingt ans...

L'estomac me serre. Le dos me brûle. Je suis courbaturée comme si je travaillais pour le Cirque du Soleil. Qui a dit que la danse, c'était facile? Qui a dit que le yoga,

c'était juste pour les granos? Les lumières vont s'allumer et tout le monde va me voir. Tout le monde me verra sur scène, dépourvue de moyens de fuir et n'ayant pour seule arme que la volonté de continuer à exécuter des mouvements que j'ai appris, mais qui me semblent tellement incertains en ce moment. Avant même que la musique ne commence, je souhaiterais qu'elle se termine. Ah non! Je n'ai pas le bon costume. Les autres ne sont pas là. L'arrière-scène se vide... Plus de techniciens, plus d'enseignants, plus d'élèves... Seulement des musiques étrangères à mon oreille et un auditoire hostile, impatient et grossier. J'avance et je tombe. Je tombe en ressentant ce désagréable effet de gravité dans le ventre. Je me brise le dos, le cou, le corps entier. Je me réveille. Le spectacle est dans un mois.

J'en veux encore de ces tracs intenses. Ils me poussent à travailler encore plus. Pourvu qu'ils ne perturbent pas trop souvent mon sommeil. Ça devient un peu bizarre, voire cauchemardesque. Le dépassement de soi prend tout son sens lorsqu'on est rendu au point de ressentir ses limites, mais c'est tellement grisant et valorisant. Bon, il est clair que c'est encore une substitution d'une dépendance pour une autre, mais oh!, combien moins malsaine! Tant que le moral y est et que ça ne tourne pas à la folie... Au moins, je ne le fais que pour moi.

J'ai mal partout. Je pense que je suis rendue trop vieille. Je suis « rackée » comme si j'avais forcé telle une déchaînée. Pourtant, il me semble que je n'ai pas fait grand-chose. Hier, j'étais à mon cours de ballet et je faisais les exercices à la barre. Le plus

triste dans mon cas, c'est que les muscles qui devraient travailler restent inactifs, mous et inexistant. C'est simple, ce doit être parce que je ne les ai pas, ces morceaux-là! Ils n'ont pas dû se former après ma naissance et comme c'était plus ou moins utile à la vie courante, personne n'a jugé bon de me les faire greffer. J'ai les jambes molles comme du *Jell-O*. Rien ne durcit et rien ne s'active. Mes pauvres petits muscles maigrichons sont étouffés et ensevelis sous des tonnes de graisses. Ils ne réussissent pas à se faire voir à travers mes chairs molles! Le manque de force dans le bas de mon corps me fait crispier les épaules pour compenser cette faiblesse. Conséquence : j'ai l'air affolée, apeurée et stressée. Je ne suis ni légère ni détendue. Bref, j'ai l'air d'un mastodonte en tutu qui s'efforce de sauter.

Wow! Plus le temps passe, moins j'ai l'impression de vieillir. Plusieurs s'en réjouiraient, mais moi je suis effrayée. C'est comme si l'horloge s'était un jour arrêtée et que je ne m'étais pas aperçue de cette illusion. J'ai toujours la sensation d'avoir un âge flou situé entre 21 et 24 ans, mais la réalité me rattrape de plein fouet lorsqu'on me demande tout bonnement mon âge et que je m'entends « distorsionner » un 27... Cela égratigne mon orgueil, me déstabilise. Comment ai-je fait pour me rendre là sans que je m'en rende compte? Personne ne pouvait m'avertir que ça passerait si vite? Où étais-je quand tous les autres de ma promotion ont commencé à faire des bébés, à travailler dans des compagnies bourrées d'avantages sociaux et à s'acheter des maisons? Ah oui, ça me revient. Moi, j'étais à l'université.

Je m'y croyais encore comme au secondaire. Tu vas à l'école, tu fais tes devoirs, tu travailles un peu au travers et le reste du temps, tu dors, tu fais le party et puis tu recommences. Comment est-ce que cela a pu durer si longtemps? Je ne faisais tout de même pas le party toute seule! Où est ma gigantesque maison hypothéquée, mon petit mari à l'eau de rose et ma progéniture abondante? Je deviens vieille. En plus, je deviendrai sûrement aigrie avec les années, comme les vieilles chipies que je sers au restaurant pour les déjeuners. Jamais satisfaites. Toujours quelque chose à demander. C'est pas des farces, il faudrait presque que je me plante à côté de leur table pendant qu'elles mangent pour que j'attende qu'elles me disent tous leurs caprices. Non, mais mangez chez vous s'il n'y a jamais rien de bon ailleurs! Je m'emporte. Il faut que je me mette à boire des tisanes. Je dois me calmer. Je crois que la rage m'envahit un peu trop facilement. Ça doit être l'âge. Je suis moins résistante aux *stresseurs*.

Je suis fauchée. J'ai une dette d'étude faramineuse qui se balance au-dessus de ma tête et qui attend encore le bon moment pour me vider le compte en banque. Je travaille sept jours sur sept. Je n'ai plus de vie et je n'ai rien de ce que les autres de mon âge ont. Bon, peut-être mis à part la santé, mais ça ne paye pas fort un loyer! Si, à l'école, on m'avait dit que je ne trouverais jamais d'emploi avec ça, je me serais acharnée sur autre chose plutôt que de cumuler les diplômes dans l'espoir que la somme de ceux-ci m'ouvre des portes quelque part. Au lieu de cela, ces années de scolarité me coûtent une petite fortune. J'ai tellement l'impression d'avoir perdu mon temps et de l'avoir occupé par tant de travail et de stress que j'aurais pu m'éviter. D'avoir perdu mon temps à vouloir écrire de belles choses que personne ne lira. C'est sans intérêt de toute manière. Un ramassis de

mensonges pour amuser des lecteurs à la vie *platte*. Non, je n'ai pas envie que quelqu'un lise tout ça. Après quoi, on se demande d'où provient le cancer. Outre ce que l'on mange tous les jours, on se détruit à petits feux de l'intérieur, dans notre esprit, sans s'en rendre compte. Faut pas rêver, il faut être réaliste. Il suffit de faire une rétrospective des bouts de vie qu'on a manqués et là, on en découvre la source... Ce qui nous avait échappé... Moi, je dois bien avoir dépassé les dizaines de millions de chances d'être à risque. C'est nul.

Des fois, j'aimerais ça pouvoir me dire : « Aujourd'hui, je ne pense qu'à moi ». Ou plutôt : « Cette année, je me pousse ailleurs, je fais ce qu'il me plaît et ne venez pas me déranger ». J'aimerais me ramasser de l'argent et n'avoir rien à payer pour que je puisse m'évader quelque temps. Aller voir le pays, le monde entier. Partir à l'aventure et profiter de ce que la planète m'offre. Ne plus me soucier du loyer, du temps qui passe, des comptes à payer ou de rendre des comptes à qui que ce soit. Laisser le prince charmant vaquer à ses occupations... Mais je suis rendue trop vieille, je crois, pour prendre de tels risques. Je garde tout de même une certaine amertume de ne pas y avoir pensé lorsque j'étais plus jeune. La vraie liberté est celle de l'âme. Mais cette âme n'est-elle totalement libre que lorsqu'elle voyage où bon lui semble? Je regardais autour de moi et je m'apitoyais sur mon sort. Emma me manquait. Elle avait fait preuve de tant de courage. Je l'enviais. Je pourrais tout lâcher et le faire, mais à quel prix? Je n'ai pas envie de perdre tout ce que j'ai présentement. Je suis quand même bien où je vis, avec qui je vis, mais je m'ennuie. C'est trop calme, trop routinier. Le travail, encore le travail. La vie d'appartement, parce que je n'aurai jamais de maison. L'école, les prêts étudiants interminables à rembourser, le travail, le temps qui passe... Les enfants que je n'aurai

sûrement jamais, le mari que je n'aurai pas non plus parce que j'ai trop peur de l'engagement, le travail... *fuck*, donnez-moi de l'air et envoyez-moi au bout de la planète que j'aille voir si j'ai un sosie qui s'en sort mieux!

Nul n'est prophète en son pays

Peu de temps avant qu'Emma ne parte conquérir le monde, nous profitons des premières soirées d'été sur la terrasse d'un bar à siroter un verre, fumer des cigarettes au grand air et philosopher sur la vie et nos diverses expériences. Je bois moins. Je fume moins. Mais cela ne veut pas dire que je dois me priver pour autant. Je ne suis pas à la diète du plaisir. Le plaisir contrôlé est moins agréable, mais demeure une dose de détente. Je deviens stressée quand je pense à tout cela. Il faut que je me concentre. Je m'en sors très bien. Une autre bouffée de nicotine, et ça va mieux. Emma avait passé l'hiver dans une plus grande ville située tout prêt. Elle s'était installée là-bas temporairement pour s'habituer aux changements et pour se laisser le choix de revenir plus vite si elle n'aimait pas cela. Nous étions à nouveau réunies. C'est comme si nous étions devenues un vieux couple qui se récapitulait ses bons et ses mauvais coups, avec un regard critique et mature sur les choix posés. On était loin de nos « cafés potins ».

Nous avons vieilli. Nous ne pouvions pas vraiment dire que nous avons avancé dans la vie du côté professionnel. C'était au point mort. Mais, sur le plan personnel, nous avons tellement appris. S'il avait fallu faire le décompte des points que nous avons

marqués à ce sujet, nous aurions arrêté le calcul en chemin depuis longtemps, car c'était peine perdue. Il s'était passé tant de choses. La discussion était animée par des bilans sur nos relations et nos hypothèses sur d'éventuels revirements si nos choix avaient été différents. Nous avons fait un énorme récapitulatif de nos *flirts*. Pour la première fois, nous pouvions en rire. Emma avait eu une pensée pour Tony Hawk junior. Tout aurait pu être tellement différent s'il n'avait pas été aussi con. Elle n'aurait peut-être pas eu aussi mal pour les mêmes raisons... Emma ne regrettait pas cette période, mais en gardait toujours un pincement au cœur. En tout cas, tout ça pour dire qu'au moment où tout allait bien et qu'on était justement en train de parler de lui, il passa sur la terrasse près de nous.

Leurs regards se sont croisés, mais cela s'est fait tellement vite que je n'étais même pas certaine que Tony Hawk junior l'avait remarquée. J'ai pu enfin mettre un visage sur l'abondance de descriptions qu'Emma m'avait faites de lui. Et malgré tout ce qu'on venait de dire, malgré toutes les belles paroles, les réflexions matures et le bilan sensé de notre existence, je voyais la nostalgie dans les yeux de mon amie. Ce sentiment avait fait surface à une vitesse folle, comme si Emma avait de nouveau 16 ans. Elle se serait presque levée pour aller le rejoindre si je ne l'avais pas ramenée sur terre. C'était un réflexe d'aller vers lui. Je crois que, même au plus fort de sa déprime pour Billy, je ne l'avais pas vue aussi troublée. Je hais les coïncidences. Le monde peut bien nous traiter de sorcières depuis des années! Des événements comme ça, personne ne souhaite que ça arrive... Souvent, il se passe des choses vraiment bizarres. Le genre de choses qu'on ne pense pas qu'elles pourraient arriver. Ce n'est pas toujours désagréable, parfois c'est

même très drôle. Mais, que voulez-vous, nous sommes les reines de la *badluck*, alors à la longue, tout devient effectivement très drôle!

Après *Shadow's Waltz*, Emma avait eu besoin de prendre l'air, de changer. Elle s'était préparée, organisée. Et maintenant, elle partait voyager pour oublier. Pour se guérir. Ou bien, c'était parce qu'elle se cherchait. Ce n'était pas très clair, mais je comprenais qu'elle avait envie d'autre chose. Elle en a parcouru des kilomètres pour se trouver. Comme tant de jeunes gens, elle est partie à la conquête de l'Ouest. Fernie, Golden, Whistler, Vancouver... Le BC regorgeait de trésors naturels incroyables, mais aussi de frimeurs invétérés. La province des partys. Disons que, pour se guérir d'un homme, à moins de se lancer dans le sexe pour se venger, ce n'était pas l'endroit idéal. Et comme elle avait déjà agi de la sorte dans le passé, et qu'elle ne voulait pas répéter ses erreurs, elle s'y plaisait de moins en moins. Emma en avait marre de toujours se faire accoster par des soulons en manque d'affection. Elle m'avait envoyé une lettre me racontant ses petites déceptions dans les Rocheuses et me disant que j'aimerais sûrement l'endroit. Elle ne savait pas que ma cure se poursuivait. Nous ne pouvions pas nous donner des nouvelles souvent, alors elle pensait bien faire en me disant que les partys étaient géniaux. J'ai vraiment eu envie de partir la rejoindre, mais non. Tempérance oblige. Il ne lui en restait plus pour bien longtemps là-bas, elle changeait de cap.

Emma a ajusté ses mirettes pour se diriger vers l'humanitaire. Elle saurait peut-être se guérir si elle guérissait d'autres gens. Elle s'est donc envolée vers le Sud pour

secourir la planète de la misère du monde. Emma ne savait pas vraiment ce qui l'attendait. Elle a été marquée par la pauvreté de ces pays, et surtout par la prostitution des enfants de la Bolivie. Elle ne pouvait pas supporter. De mon côté, je l'encourageais du mieux que je le pouvais dans toutes ses expériences, mais je devais la raisonner de temps à autre. Aide humanitaire. Je crois qu'elle n'avait pas saisi l'ampleur d'une telle appellation. Cela en dit beaucoup sur la tâche. Si ces gens n'avaient pas besoin d'aide, s'ils s'en sortaient bien et s'ils n'avaient pas une existence terrible, bénéficieraient-ils d'une aide humanitaire? Y aurait-il des gens venus en renfort des quatre coins du globe pour alléger leur condition? Ce dévouement était bénéfique pour Emma, car elle se rendait compte que ses petites misères n'égalaienent en rien ce qui se passait dans ces endroits. Mais c'était trop dur. Elle n'était pas là pour ça. Alors, elle a plutôt entrepris des voyages purement touristiques. Elle s'y sentirait moins investie et pourrait plus se changer les idées. Cela peut sembler égoïste, mais c'est difficile d'aider les autres quand on est incapable de se sauver soi-même. Une étape à la fois. Ensuite, on verra.

Elle a visité la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne. La richesse historique du vieux continent lui rappelait à quel point elle était petite et insignifiante. Elle n'était qu'une touriste qui foulait ce sol comme des millions d'autres l'avaient fait avant elle. Finalement, elle s'expatria le plus loin qu'il lui fût possible d'aller. Emma avait enfin trouvé l'île qui deviendrait sa nouvelle maison, l'île dont elle avait tant rêvé, l'Australie. Elle travaillait dans un café de Surfer's Paradise depuis quelques mois. La vie coûtait plus cher sur la *Gold Coast* qu'elle ne l'aurait cru, surtout qu'une ville touristique profite au maximum de ses touristes! Tout ça devenait un peu routinier, mais bon, il

fallait faire avec! Travailler, manger, dormir, retravailler pour payer le loyer... Si on peut appeler ça un loyer. Un trou à rat de quatre pièces où huit personnes s'endorment entassées dans deux chambres avec des lits superposés. Il faisait plus de trente degrés Celsius. Ce n'était même pas encore l'été. Le paysage était superbe au moins! Et la plage. Rien qu'à sa vue, Emma s'émouvait et se replongeait dans ses plus beaux souvenirs. Cela lui rappelait chez elle. Cette fameuse plage qu'elle avait partagée avec Billy... Mais, désormais, elle seule possédait le paradis devant ses yeux.

Au pays d'Oz, le paysage était à couper le souffle. Et les hommes aussi! Mais, Emma ne cessait de m'écrire que les femmes, là-bas, agissaient en putes. Il n'y a pas beaucoup d'hommes, alors la compétition est féroce. Ça joue dur. En plus, il fait tellement chaud qu'elles se promènent presque nues pour s'en dénicher un. Non, mais quel genre d'homme est assez stupide pour *flasher* sur une fille qui s'exhibe devant tout le monde? Bon, j'entends déjà les commentaires : « on ne fait que regarder ce qui est montré » ou bien : « tu ferais peut-être pareil à cette chaleur si tu étais seule ». Mais voyons donc! Il n'y a aucun attrait à tout dévoiler. Le jeu de la séduction, qu'est-ce qu'on en fait? Et l'imagination dans tout cela? C'est le restaurant-minute du corps : tu vois tout ce qu'il y a à voir tout de suite, tu sais ce que tu auras et tu sais comment ça finira. Maintenant que je me sens comme une vieille « matante » parce que je suis en couple, je ne suis plus vraiment une fanatique de la relation « BigMac ». J'ai envie de plus de saveur et de variété. Ce n'est plus pour moi, je suis devenue *oldschool*.

Malgré un passé amoureux assez tumultueux, Emma passait pour une sainte à comparer à ces divas du bikini! Même si je savais qu'elle se tenait loin de ces cercles de débauches, je me doutais bien qu'il lui arrivait quelque chose de spécial. Elle ne parlait jamais de rentrer au pays. Elle ne songeait qu'à explorer cette île en profondeur, et se réjouissait lorsqu'elle rentrait d'un nouveau périple. Elle appelait désormais cette ville son « chez-elle ». Ce qui est bien lorsqu'on est nouveau quelque part, c'est que les gens nous remarquent. Emma n'est peut-être pas un mannequin d'Hollywood, mais elle sait se tailler une place à part des autres par sa simplicité et son charisme. Elle était en Australie et le prince charmant lui était tombé dessus. Littéralement. C'était les seuls détails qu'elle m'avait donnés. Elle était emballée par cette rencontre qui l'avait foudroyée. Il fallait bien qu'elle soit à l'autre bout du monde pour que ça lui arrive. Et moi, pendant ce temps-là, je mâchouillais mes crayons en lui écrivant tellement j'étais avide de détails. Ça faisait un peu loin pour une séance de « café potins », et je n'avais pas deux mille dollars à dépenser en billets d'avion pour aller botter les fesses de ce *surfer*, afin de m'assurer qu'il prenne bien soin d'elle. J'avais confiance. Elle était heureuse et c'était tout ce qui importait. Même si je devais perdre mon amie pour un petit bout de temps...

There's no place like home

Je croyais que ma vie s'arrêterait après l'école. En fait, je croyais que je passerais ma vie à l'école, car je ne voyais jamais la fin. Je me noyais dans un océan de livres et j'avais oublié comment reprendre mon souffle. Je pensais que je n'aurais plus le temps de me faire des nouveaux copains et que tous les autres m'oublieraient. Je me suis trompée.

Je m'obstinais à penser que tous les hommes étaient des salauds parce que je n'en avais jamais rencontré un qui m'avait prouvé le contraire. Pourtant, là, c'est fait. J'ai toujours eu peur des enfants et maintenant que je me sens devenir vieille, je *focus* un peu trop sur ma foutue horloge biologique. Le ménage m'a fait du bien. Il me reste certains coins sombres, poussiéreux et obscurs, mais ils font partie de moi. Je dois accepter de vivre avec ces zones d'ombres. Je suis une personne aux multiples facettes et cela me plaît assez. Dans le fond, je ne suis pas un cas si désespéré.

Emma croyait ne jamais pouvoir s'en sortir. Elle ne pensait jamais être capable de soigner ses blessures de cœur, et la voilà heureuse à l'autre bout de la planète, le visage en plein soleil et la conscience en paix. Elle s'interrogeait sur ce que serait sa vie, et elle a pris les devants en allant chercher elle-même les réponses, sans attendre que quelqu'un lui dise quoi faire. Sans se soucier des commentaires de qui que ce soit. Bon, elle les a cherchées un peu loin ses réponses, et à quatorze heures de décalage horaire. Mais, au moins, elle a cherché ailleurs que dans le fond d'une boîte de *Kleenex*. Elle me manque.

De son côté, Billy s'est rendu compte qu'il n'était pas éternel, que le temps qu'il fuyait le rattrapait. La trentaine. Moins de party. Il a tellement erré pendant des siècles dans un état second qu'il en a oublié de vivre. Même s'il était parti, il n'avait pas réussi à couper entièrement les ponts avec ses anciennes habitudes. Il devait prendre soin de lui. La vie lui avait déjà causé assez de ravages. Peut-être que les gars sont plus lents à comprendre ce qui se passe. Peut-être qu'ils analysent plus longtemps avant d'agir. Ah, et

puis, c'est un gars, et je n'y comprends toujours rien, mais il va bien. Être différent. Mais pas trop. C'est ce qu'il prônait. Ne pas tout simplement devenir une bête de cirque. Il n'a pas encore rencontré l'amour, mais cela viendra. Il ne perd pas espoir. Il progresse.

Nous allons tous bien. Il y a des jours où c'est moins évident, mais tout finit toujours par s'arranger. C'est ce qu'on dit; c'est ce qui est merveilleux et de plus important. D'autres moments difficiles surviendront et nous rappelleront à quel point nous sommes insignifiants, à quel point nous nous sentons seuls. Mais nous serons là les uns pour les autres. Pour écouter. L'avenir, c'est gigantesque et ça fait royalement peur. J'aimerais tellement qu'ils soient « à la maison » pour pouvoir les prendre tous les deux dans mes bras et leur dire que tout est *OK*. Ça viendra. Nous nous retrouverons, pour le mieux.

**Y a-t-il une limite à l'interprétation?
Réflexion critique autour de la problématique de l'autofiction.**

INTRODUCTION

J'écris. Ou plutôt j'écrivais. Par plaisir, par désir de créer, par pure innocence. J'écrivais pour combler le vide du temps qui passe, pour donner naissance à des personnages que j'aurais aimé être ou pour raconter tout simplement ma vie afin de ne pas en oublier certains détails. À quoi peut nous servir de conserver minutieusement des petites parcelles de la vie quotidienne, des faits cocasses, de jolies phrases qui nous charment l'esprit ou qui nous foudroient? Est-ce une nécessité? Une obsession peut-être? Une étrange maladie qui frappe l'imaginaire chaque fois qu'un bout de papier traîne et qu'un crayon nous roule entre les doigts... Si tel est le cas, je suis atteinte de cette névrose. L'histoire défile dans ma tête. Les idées s'embrouillent si elles n'échouent pas sur une page. Je dois voir, voir les lettres d'encre former des chaînes de sens. À ce moment, les mots cessent d'osciller et trouvent le repos; une nouvelle vie commence. Cette vie, c'est celle que je choisis. Je la crée telle que je la désire. Je me permets d'être égoïste, je me permets de décider. Une fois écrits, les fragments se forment, s'animent. Deux souffles de vie. C'est ce dont a besoin une œuvre pour exister d'elle-même. Le premier est donné par l'écrivain. Il imagine l'histoire, la crée, la travaille, la chérit comme un enfant. Puis le rejeton est lancé dans le monde extérieur de la critique. Deuxième souffle. Le lecteur, celui qui ne connaît rien de cet « être » de papier, détient alors la création entre ses doigts. Au-delà de la réception, de la critique et de

l'appréciation, la lecture en elle-même suffit pour faire vivre une œuvre. Celui qui entre dans l'univers d'une histoire l'imagine à sa façon. Il se crée son propre scénario. Un livre sans lecteur est un orphelin.

Je me complaisais dans cet acte d'écriture naïf jusqu'au jour où j'ai appris que cela ne s'arrêtait pas là; il fallait que j'explique ce que tout cela voulait dire. Mais plus encore, il fallait que je tente d'analyser ce que les autres auteurs semblaient bien vouloir cacher dans leurs écrits. Et si je me trompais? Devais-je envisager ces recherches comme une résolution mathématique, où une seule réponse est attendue, ou devais-je espérer que plusieurs avenues s'ouvrent en termes d'hypothèses? À quel moment allais-je savoir si ce qui est avancé n'enfreint pas la limite, s'il y a une limite à ne pas franchir?

Ces réflexions m'ont suivi tout au long de mes recherches. C'est avec étonnement que je me suis rendu compte qu'il n'existait pas seulement une voie, mais plusieurs à emprunter, et que ces voies demeuraient floues pour bon nombre de théoriciens. L'appellation générique « autofiction » pose à elle seule une problématique contradictoire au sein du monde littéraire. Nul ne semble s'entendre sur ce qu'est réellement l'autofiction. Ma fascination pour cette polémique entourant le genre autofictionnel m'a poussée à comparer les différentes théories avancées par ces critiques, allant même jusqu'à écrire mon propre récit d'autofiction. Peut-être que la clé du mystère réside dans l'interprétation que nous nous faisons du sujet en lui-même?

Ces questions orientèrent également ma lecture des conférences d'Umberto Eco sur l'interprétation ou, comme il le suggère, sur la surinterprétation des textes. Il prend lui-même position sur la nature de la signification, les possibilités et les limites de l'interprétation. « Il explore les moyens qui permettent de limiter l'étendue des interprétations admissibles, et ainsi de voir dans certaines lectures des surinterprétations en s'opposant à ce qu'il considère comme une appropriation perverse de l'idée de sémiosis illimitée¹ ».

Dans un premier temps, j'exposerai différentes facettes de l'autofiction. Ensuite, je dresserai le portrait historique de la théorie de sémiosis illimitée² et j'entrerai dans l'univers interprétatif d'Eco sur la surinterprétation des textes afin d'exposer les aspects qui m'ont convaincue et, surtout, afin d'en découvrir de plus obscurs³. Puis je terminerai par une mise en application de cette recherche sur mon récit de création *La valse des ombres*.

¹ ECO, Umberto, Richard RORTY, Jonathan CULLER et Christine BROOKE-ROSE, *Interprétation et surinterprétation*, éd. par Stefan Collini, trad. Jean-Pierre Cometti, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p.8.

² Portrait historique présenté dans la première conférence d'Eco appelée *Interprétation et histoire*.

³ À partir de la seconde conférence d'Eco appelée *La surinterprétation des textes*.

PARTIE 1 : QU'EST-CE QUE L'AUTOFICTION?

Malgré l'intérêt grandissant pour ce « nouveau » genre, aucune définition de l'autofiction ne fait encore l'unanimité pour les critiques. À lui seul, le terme « fiction » a une signification plurielle et péjorative. Il peut être perçu comme des

[...] racontars ou rumeurs (qui relèvent de la « fiction »), comme un manquement que nous attribuons selon les cas à la duperie délibérée, à une mémoire défaillante ou à une erreur d'information. Certains ouvrages de critique littéraire utilisent également le terme dans ce sens particulier. C'est ainsi qu'un spécialiste, examinant des écrits autobiographiques en vue de découvrir des « mensonges » intentionnels aussi bien que non intentionnels, nous informe que, dès lors [sic] que nous entrons dans le monde privé du « moi », nous ne pouvons manquer de « rencontrer sur son seuil le visage moqueur de la fiction ». [...] La signification négative du terme « fiction » (affirmation fausse) n'a plus guère cours dans son emploi comme terme générique.⁴

À ce sujet, des critiques ont jugé bon de distinguer les deux sens que le terme fiction pourrait engendrer :

Ils ont ainsi proposé que le terme de « fictionnel » (*fictional*) soit réservé à ce qui relève de la littérature, et celui de « fictif » (*fictitious*) à ce qui relève de la vie. La seule raison pour laquelle l'expression « vérité fictionnelle » n'est pas un oxymoron, alors que celle de « vérité fictive » en est un, réside dans le fait que la fiction est un genre, alors que tel n'est pas le cas des mensonges.⁵

Alors, qu'en est-il lorsque le préfixe « auto » lui est greffé? Si l'on s'en tient à l'essentiel, je croyais que l'autofiction était un récit fictionnel constitué d'éléments du réel principalement basés sur la vie de l'auteur et dans lequel il se mettait lui-même en

⁴ COHN, Dorrit, *Le propre de la fiction*, Paris, Seuil, Coll. « Poétique », 2001, p.13.

⁵ *Ibid*, p.14-15.

scène. Selon mon point de vue, cette définition me semblait plus que satisfaisante pour définir le genre, mais au fil de mes lectures, j'ai constaté que plusieurs critiques ne s'en contentaient pas et qu'ils complexifiaient davantage ce qui me paraissait évident. Selon Vincent Colonna, « [...] la fabulation de soi se dissimule au cœur de toute fiction littéraire, [...] c'est un fait que tout écrivain conscient de son art a rencontré et ce savoir a constitué l'autre affluent venu grossir progressivement l'autofiction⁶ ». C'est donc dire que, dans toute œuvre, peu importe le genre, l'auteur y laisse une partie de soi. Encore ici, il me semblait juste de penser que l'écrivain écrit sur ce qu'il sait et à l'aide de ce qu'il vit. De là m'est venue l'étrange idée de penser que tout pouvait être « autofiction », mais j'ai rapidement écarté cette idée surréaliste pour me concentrer sur la véritable composition de ce genre énigmatique. Toujours selon Colonna, l'autofiction ne serait pas un genre, mais plutôt un domaine littéraire parce que trop d'écrits peuvent s'y rattacher : « C'est parce qu'ils désirent à tout prix que l'autofiction soit une forme simple que les critiques et les théoriciens ont échoué à un accord. [...] Il n'y a pas une forme d'autofiction, mais plusieurs [...]⁷ ». Nous avons tous cette manie de vouloir tout faire entrer dans des cases, dans des catégories. Pourtant, la flexibilité nous apprend parfois que certaines choses peuvent avoir plus d'une fonction. Il en va de même en littérature. Il est clair que le « je » ne renvoie pas systématiquement à l'autofiction, mais qu'en serait-il si tel était le cas? Cet élan de lucidité laissait enfin entrer une bouffée d'air frais dans le chaos de mes recherches. Toutefois, cette satisfaction fut de courte durée, car je me suis rendu compte que Colonna lui-même contredisait la définition qu'il avait énoncée quant à

⁶ COLONNA, Vincent, *Autofiction & Autres mythomanies littéraires*, Auch (France), Tristram, 2004, p.167.

⁷ *Ibid*, p.72.

la pluralité des formes de l'autofiction par une autre qu'il proposait précédemment dans son ouvrage :

[Qu'est-ce que l'autofiction?] Tous les composés littéraires où un écrivain s'enrôle sous son nom propre (ou un dérivé indiscutable) dans une histoire qui présente les caractéristiques de la fiction, que ce soit par un contenu irréel, par une conformation conventionnelle (le roman, la comédie) ou par un contrat passé avec le lecteur.⁸

Nous revenons ici à la case départ, avec une définition floue et arrêtée d'un genre dont personne ne semble vouloir s'approprier le sens véritable ni en explorer les diverses possibilités.

Par l'écriture, nous tentons tous de changer notre existence grâce à l'imaginaire, et ce, même si nous nous devons de demeurer le plus « fidèle à soi » que possible. Dans le cas présent, cette mince frontière entre le réel et le fictionnel, voire le fictif, pose problème. Le fait de se pencher sur « l'identité générique » d'un texte peut nous mener à nous poser d'autres questions. Pour qu'il y ait autofiction, il faut que l'auteur se mette en scène. D'où vient ce désir d'intégrer l'histoire? Pourquoi recherche-t-on d'autres vies, d'autres époques? Dans mon introduction, il était question de la cure par l'écriture. L'autofiction agit à double sens. En plus de soulager l'écrivain par l'acte d'écriture de ses idées et émotions, elle lui permet de s'immiscer dans ses propres fantaisies. Qui est ce « je »? Est-il fantôme, inconscient, conscient? L'approche psychanalytique de la littérature nous apporte des informations surprenantes sur ce que nous lisons, voire sur ce

⁸ *Ibid*, p.70.

que nous écrivons. Paul-Laurent Assoun, dans *Littérature et psychanalyse*, mentionne que

toute œuvre littéraire est « œuvre d'imagination » [...] [dans le sens où] cette vérité banale se trouve renouvelée radicalement par la psychanalyse en plaçant, sous ce terme, le *Phantasieren* — le fantasmer — comme activité inconsciente. Il va justement apparaître que le fantasme est tout autre chose qu'« imagination ». Mais précisément, là où Freud explique, l'écrivain souligne le caractère « aveugle » — pour lui-même — de sa démarche. Dans cette importante lettre à Freud, Jensen remarque que sa « petite histoire⁹ est le fruit d'une impulsion soudaine » qui l'a amené à mettre « tout à coup de côté » tout autre travail « pour jeter rapidement sur papier », en apparence sans préméditation, le début de l'histoire. Tout part donc d'un véritable passage à l'acte d'écriture qui met en branle un processus de « fantasmation ».¹⁰

L'écriture nous permet d'aménager le réel, de le transformer à notre guise et de réaliser nos plus grands désirs. En quelque sorte, en disant que c'est nous qui agissons, par l'entremise du personnage que nous avons créé, cela ouvre la porte aux rêves et aux désirs. Je me suis mise en scène parce que j'avais envie de me faire vivre autre chose et autrement. Je réécris de manière fictive une histoire qui s'est déjà produite dans plusieurs contextes individuels à partir de tranches de vie. L'approche psychanalytique de la littérature aide à mieux comprendre ce qui pousse un écrivain à s'approprier son texte au point de s'y inclure comme personnage. Chose certaine, cette « guérison » par l'écriture laisse quelques séquelles une fois terminée. C'est une fin en soi, un deuil.

Le psychanalyste, ou même l'écrivain, en apposant sa signature sur un texte qu'il a composé, — que ce texte relate ou fasse état de ce qu'il voudra —, sait

⁹ FREUD, Sigmund, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio/Essai », 1986.

¹⁰ ASSOUN, Paul-Laurent, *Littérature et psychanalyse; Freud et la création littéraire*, Paris, Ellipses, Coll. « Thèmes et Études », 1996, p.31.

bien qu'il se départit d'une chose qu'il expose au regard de l'Autre. Il induit ce faisant au produit de son énonciation une propriété singulière : celle, publique, de porter en lui, le pouvoir d'un savoir à lui supposer, le signe irréversiblement trompeur mais nécessaire d'une œuvre de maîtrise.¹¹

L'identité du « je » n'est peut-être également qu'un piège pour le lecteur? Je viens moi-même d'affirmer que je me suis mise en scène à partir d'éléments de ma vie réelle, mais est-ce entièrement la vérité? Il n'est nullement question d'autobiographie. Ces choses me sont-elles réellement arrivées? « Comment la subjectivité a remplacé la sincérité : Grâce au mécanisme du "mentir-vrai", l'auteur modèle son image littéraire, la sculpte avec une liberté que la littérature intime [telle l'autobiographie], liée au postulat de sincérité [...] ne permettait pas¹² ». Une grande question que je me suis posée concernant le narrateur est : « Est-il je ? », autrement dit : « Est-ce l'auteur qui raconte sa vie ou un personnage fictif? » [D'après Philippe Gasparini,] « le lecteur ne saurait définir précisément ce genre, ni se référer à quelque étude qui lui soit consacrée, ni même trouver un terme qui fasse l'unanimité pour le désigner¹³ ». La logique accompagne cette affirmation. Qui sommes-nous pour prouver l'authenticité des histoires rapportées par l'écrivain, même si celui-ci affirme que certains événements écrits se sont réellement produits? Il s'agit tout de même d'une œuvre de fiction, ne l'oublions pas. Nul ne se trouve dans l'esprit du créateur. Gasparini ne considère pas qu'il existe un « genre autofictionnel ». Il préfère plutôt regrouper ce qui traite de fiction dans le genre romanesque. Selon lui :

¹¹ Sous la dir. de HAREL, Simon, JACQUES, Alexandre, ST-AMAND, Stéphanie, *Le cabinet d'autofictions*, Montréal, Cahiers du Célat (UQAM), 2000, p.109.

¹² COLONNA, Vincent, *Autofiction & Autres mythomanies littéraires*, Auch (France), Tristram, 2004, p.94.

¹³ GASPARINI, Philippe, *Est-il je?*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p.9.

l'autobiographie fictive reste un roman tant que l'identité du héros-narrateur se distingue nettement de celle de l'auteur. Mais que se passe-t-il si le narrateur porte le nom de l'auteur et lui est aisément identifiable? L'auteur peut-il encore soutenir qu'il s'agit d'un roman? La prise en considération de ce dispositif narratif particulier est récente¹⁴.

À la suite de cette remarque, les interrogations posées concernant l'autofiction reviennent en force, mais nul ne semble capable d'y répondre. Peut-être devons-nous attendre encore quelques années avant d'en savoir davantage sur le véritable statut qu'occupe l'autofiction en littérature. Si nous sommes incapables de définir aisément ce qui se trouve devant nos yeux du point de vue formel, qu'en est-il lorsque le temps est venu de décoder la signification de ces écrits? Voyons maintenant comment les théoriciens de la littérature envisagent l'interprétation des textes, voire la surinterprétation de ceux-ci, lorsque la tâche se présente à eux.

PARTIE 2 : INTERPRÉTATION ET HISTOIRE

Ma conception de base de l'interprétation de la littérature me laissait croire qu'il s'agissait d'une pratique assez récente. Selon Stefan Collini, auteur de l'introduction au livre *Interprétation et surinterprétation* d'Umberto Eco,

l'interprétation n'est pas une activité inventée par les théoriciens de la littérature du XX^e siècle. Les questions et les discussions sur la façon de définir cette activité possèdent une longue histoire dans la pensée occidentale [...] visant à établir la signification de la Parole de Dieu¹⁵.

¹⁴ GASPARINI, Philippe, *Est-il je?*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p.22.

¹⁵ ECO, Umberto, Richard RORTY, Jonathan CULLER et Christine BROOKE-ROSE, *Interprétation et surinterprétation*, éd. par Stefan Collini, trad. Jean-Pierre Cometti, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p.3.

Depuis la nuit des temps, nombre de lecteurs cherchaient à découvrir un message caché dans les « Saintes Écritures ». Au début du XIX^e siècle, le problème de la signification textuelle donna officieusement le coup d'envoi de la phase moderne de cette histoire au sein de l'herméneutique biblique mais aussi, dans la deuxième moitié du siècle, au caractère central de l'interprétation pour la compréhension de toutes les créations de l'esprit humain. Ces idées provenaient de la philosophie. Plutôt que de se réjouir d'un tel avancement, cela « [...] a donné lieu à des controverses sur la nature et les fins des études littéraires, chez ceux qui avaient alors la tâche d'enseigner la littérature¹⁶ ». Comment ces deux champs d'études, la philosophie et la littérature, liées dans l'application de cette théorie interprétative sur des textes, pouvaient-elles encore se méfier l'une de l'autre à ce point? Certains n'hésitèrent pas à critiquer « l'idée selon laquelle l'établissement de la "signification" d'un texte littéraire pouvait constituer le but légitime de la recherche critique¹⁷ ». D'autres voyaient ces manifestations d'écriture comme de « l'autoritarisme », d'autres encore s'en méfiaient comme s'il s'agissait d'une sorte de « facilité interprétative » des textes. Ils se justifiaient en accusant

la critique poststructuraliste de jouer un double jeu, en introduisant sa propre stratégie interprétative lorsqu'elle lit le texte de quelqu'un d'autre, mais en faisant appel à des normes communes lorsqu'il s'agit de communiquer les méthodes et les résultats de ses interprétations à ses propres lecteurs¹⁸.

Voyons plutôt comment tout cela a commencé.

¹⁶ *Ibid.*, p.7.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

Dans la première conférence, Eco « [...] raconte la longue histoire des idées de significations "secrètes" encodées dans le langage sur un mode qui échappe à l'attention de tous sauf pour un petit nombre d'initiés¹⁹ ». Il tente de nous faire voir que cette théorie interprétative, qui semblait nouvelle comme je le croyais, n'était en fait que la renaissance d'un questionnement déjà exploité dans le passé. Malgré l'évolution de la pensée, j'ai constaté que certaines tendances ne s'étaient pas tellement éloignées de l'idée de base. Il semblerait que « [...] plus une forme de connaissance se révèle ésotérique, plus elle est fortement appréciée²⁰ ». Le but dans tout cela était de découvrir ce qui se cachait derrière ce qui venait d'être découvert. J'ai remarqué que c'est principalement ce qu'essaient de nous faire faire les enseignants en littérature lorsqu'ils nous demandent de pousser notre lecture à un autre niveau. Nous pouvons certes comprendre un texte, mais nous devons également approfondir nos réflexions sur les différentes avenues interprétatives qu'il nous fait prendre. L'inconvénient à tout cela se présente lorsque quelques-uns découvrent une même signification à un texte : on se méfie alors de cette interprétation et on suppose qu'il doit bien y avoir quelque chose de plus extraordinaire à en retirer.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES 

Ce que j'apprécie particulièrement d'Eco, c'est qu'une écriture plus personnelle se dégage de ses textes et une sorte de vulgarisation, disons-le, agréable des théories nous apparaît. Il utilise des exemples simples, mais imagés. Le contexte de conférence joue en sa faveur, mais il a su préparer son auditoire en expliquant ses expériences passées d'écrivain et de sémioticien. Eco sous-entend « [...] qu'au cours des dernières décennies

¹⁹ *Ibid*, p.8.

²⁰ *Ibid*.

les droits des interprètes ont pris des proportions exagérées²¹ ». Il raconte qu'il avait écrit un livre en 1962, *Opera aperta* (traduction *L'œuvre ouverte*) et que, dans celui-ci, il « [...] plaidait en faveur du rôle actif de l'interprète dans la lecture des textes ayant une valeur esthétique²² ». Les lecteurs de ce livre ont mal « interprété » ce qu'Eco voulait dire et pensaient que la lecture ouverte (*open-ended*) leur laissait le champ interprétatif libre; il s'agissait plutôt de l'œuvre qui s'ouvrait en une multitude de possibilités afin d'en donner une interprétation. Il y a donc une différence entre les droits des textes et les droits des interprètes. Mais comment les différencier? Cette question demeure encore nébuleuse. Plus tard, Eco a travaillé à partir de l'idée peircienne de sémiotique illimitée. Il a « [...] tenté de montrer que la notion de sémiotique illimitée ne permet pas de conclure à une absence de norme de l'interprétation²³ ». De mon point de vue, ce n'est pas parce qu'il y a des possibilités infinies d'interprétation qu'on peut faire dire ou faire ressortir n'importe quoi d'un texte. J'ai l'impression qu'Eco, comme d'autres théoriciens peut-être, spéculait à ce sujet, mais qu'il ne peut pas ou ne veut pas se prononcer officiellement. Eco n'avait certainement pas comme but de rabaisser le travail de Peirce; il semble hésitant à proposer sa vision des choses. Il explique cependant ce qui représente, à mon avis, une des faiblesses de la théorie de sémiotique illimitée de Peirce : « Dire qu'un texte n'a potentiellement pas de fin, cela ne veut pas dire que tout acte d'interprétation est à même de s'achever de manière réussie²⁴ ». Jusqu'à présent, je constate que, malgré le bagage historique qui accompagne la théorie de l'interprétation, personne ne semble

²¹ *Ibid.*, p.21.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*, p.22.

capable de poser des balises fiables. La matière est tellement subjective qu'il est sûrement impossible d'aspirer à ce que cela se produise un jour. Dans le même ordre d'idée,

certaines théories critiques contemporaines soutiennent que la seule lecture sérieuse d'un texte [...] est une fausse lecture (*misreading*), que la seule existence d'un texte est celle qui est donnée par la chaîne des réponses qu'il suscite [...] et qu'un texte n'est qu'un pique-nique où l'auteur apporte les mots et les lecteurs le sens²⁵.

Il suffirait de ne pas s'arrêter pour en arriver à des fins dites « convenables ». Cette série de découvertes rendrait alors le texte réellement vivant. Selon Eco, cela n'est pas totalement vrai, « [...] et même si cela l'était, les mots apportés par l'auteur seraient toujours un lot embarrassant de données matérielles que le lecteur ne peut passer sous silence, ni sous le bruit²⁶ ». Souvent, nous oublions en quoi consiste essentiellement l'analyse d'un texte. Les mots sont là, devant nous, et nous cherchons à leur attribuer du sens. Ce que nous oublions, c'est qu'à la base, ils ont un sens individuel propre et qu'une fois agencés avec d'autres, il peut en résulter plusieurs possibilités interprétatives. Il s'agit de choix de la part de l'écrivain, puis le lecteur pose ses propres choix lorsqu'il s'empare de la création. Il faut être en mesure d'expliquer pourquoi certains mots « [...] peuvent faire des choses diverses (et non pas d'autres) en étant interprétés comme ils le sont²⁷ ».

Eco nous fait ensuite remonter dans le temps afin de réexplorer, ou dans mon cas d'explorer pour la première fois, « [...] les racines archaïques du débat contemporain sur

²⁵ *Ibid*, p.22.

²⁶ *Ibid*.

²⁷ *Ibid*.

la signification (ou la pluralité des significations, ou le défaut de toute signification transcendante) d'un texte²⁸ ». Ce voyage archéologique devrait selon lui nous conduire très loin des théories contemporaines de l'interprétation textuelle. Dès lors, il annonce qu'à la fin de ce périple, nous devrions nous apercevoir qu'au contraire, la majeure partie de la pensée dite « postmoderne » donne l'impression d'être particulièrement « préantique ». Nous voici transportés dans le merveilleux monde de l'étymologie et des problèmes liés au sens des traductions de concepts philosophiques tels que la raison. Ne perdons pas de vue que cette théorie de l'interprétation prend sa source dans la philosophie. Cela justifie la décision et l'intérêt de se pencher sur le véritable sens du concept. Eco explique que pour définir « l'irrationalisme », il faut d'abord définir la raison, mais ce mot « raison » n'a pas le même sens dans différentes langues et certains philosophes n'y accordent pas la même valeur²⁹.

S'en suit alors une série de métaphores à l'aide de textes anciens pour illustrer la frontière à ne pas franchir lors de l'interprétation d'un texte. Bien que plusieurs avenues interprétatives soient possibles, il n'est cependant pas permis de modifier ce qui est écrit; nous ne pouvons que nous contenter d'émettre des hypothèses. Eco explique cela en disant qu'« [...] à partir du moment où quelque chose a été fait, ou présupposé, il ne peut alors jamais plus être mis en question³⁰ ». Ainsi, un « grand nombre de choses peuvent être vraies en même temps, même si elles se contredisent. Mais si les livres disent la vérité, y compris s'ils se contredisent mutuellement, c'est que ce qui leur appartient en

²⁸ *Ibid*, p.23.

²⁹ *Ibid*, p.24.

³⁰ *Ibid*, p.26.

propre, chaque mot, est une allusion, une allégorie³¹ ». Ils disent autre chose que ce qu'ils semblent dire. « Chacun d'eux contient un message dont aucun ne pourra jamais à lui seul apporter la révélation³² ». Cette dernière phrase viendrait-elle contredire le concept de l'*intentio operis* (intention de l'œuvre)? Cela suggérerait-il qu'il serait possible de sortir d'une œuvre pour en comprendre la signification et pour aller chercher des indices ailleurs que dans ses pages?

Pour être capable de comprendre le mystérieux message que contiennent les livres, il était nécessaire de se mettre en quête d'une révélation au-delà de la parole humaine, une révélation susceptible d'être apportée par la divinité elle-même, par les chemins de la vision, du rêve ou de l'oracle³³.

L'héritage grec classique ne suffisait plus à justifier cette quête de vérité, il fallait que toute connaissance vraie soit plus archaïque pour ne plus inspirer la méfiance. « Alors que pour le rationalisme grec, une chose était vraie si elle pouvait être expliquée, désormais, une chose vraie était principalement une chose qui ne pouvait pas être expliquée³⁴ ». La conséquence de tout cela, c'est que l'interprétation est infinie. Si toutes les hypothèses étaient caractérisées de « vraies », tout serait alors considéré comme tel. Mais quel impact aurait la critique, si personne ne pouvait contredire ce qui est avancé? Ce serait « critiquer dans le vide »; jamais rien ne serait pris au sérieux ou même pensé à être envisagé sous un angle différent. « La tentative de rechercher une signification

³¹ *Ibid*, p.27.

³² *Ibid*.

³³ *Ibid*, p.28.

³⁴ *Ibid*.

ultime, inaccessible, conduit à une dérive ou à un glissement sans fin de la signification³⁵ ».

En résumé, Eco souligne lui-même que cette « [...] expédition dans les racines de l'héritage hermétique peut être d'intérêt pour la compréhension de certains aspects de la théorie contemporaine de l'interprétation textuelle³⁶ ». Eco dit que nous rencontrons dans l'hermétisme ancien et dans de nombreuses approches contemporaines quelques idées similaires inquiétantes. Ceux qui aspiraient à une évolution totale de cette théorie constateront qu'encore aujourd'hui, plusieurs considèrent le texte comme un « [...] univers ouvert où l'interprète peut découvrir des interconnexions infinies³⁷ ». Certains croient encore à la signification secrète dissimulée dans les textes. L'intention de l'auteur est ignorée puisque le lecteur est convaincu que le texte à lui seul détient les réponses. De plus, « aussitôt qu'une signification présumée est soi-disant découverte, cela n'est pas la bonne; la bonne sera la suivante, etc.³⁸ ». Ce processus ne doit jamais s'arrêter. Eco va même jusqu'à rappeler le présupposé qui affirme que le secret d'un texte réside en son néant et que nous devrions orienter nos lectures avec cette idée. Ces aspects de la théorie de l'interprétation sont ceux dont on entend le plus parler. Mis à part le fait qu'ils ont traversé l'épreuve du temps, les théoriciens qui semblent s'y opposer ne proposent pas de solution de rechange. Tout ceci semble bien radical, mais Eco nous prépare à ce qui s'en vient, à savoir qu'il existe des normes qui permettent de limiter l'interprétation.

³⁵ *Ibid*, p.29.

³⁶ *Ibid*, p.35.

³⁷ *Ibid*.

³⁸ *Ibid*, p.36.

PARTIE 3 : LA SURINTERPRÉTATION DES TEXTES

Dans sa seconde conférence, Eco souligne qu'il nous est « [...] possible de reconnaître [...] la surinterprétation d'un texte, sans nécessairement être capable de prouver qu'une interprétation est la bonne, ou même sans souscrire à l'idée qu'il doit y avoir une bonne lecture³⁹ ». Son argumentation repose sur l'utilisation d'exemples tirés de la lecture rosicrucienne obsessionnelle de Dante par Gabriele Rossetti, un homme de lettres anglo-italien du XIX^e siècle, et sur l'interprétation d'un poème de Wordsworth par le critique américain Geoffrey Hartman, celle-ci étant destinée à indiquer une autre façon de franchir les limites de l'interprétation légitime, car certains lecteurs pourraient considérer cette interprétation comme éclairante plutôt qu'exagérée. On parlera ici de l'*intentio operis* (l'intention de l'œuvre) qui joue un rôle important en tant que source de signification. « La nature, le statut, autant que l'identification de cette *intentio operis* semblent appeler une élaboration ultérieure⁴⁰ ». Le but du texte doit être de produire son Lecteur Modèle, autrement dit « [...] le lecteur qui lit le texte tel qu'il est destiné à être lu, ce qui peut inclure la possibilité d'être lu de manière à susciter de multiples interprétations⁴¹ ».

Eco parle d'un « principe d'association par similitude ». Ce principe se reflète dans les textes analysés et aide le lecteur à faire des regroupements et à établir des liens pour en retirer le sens. Ceci commence aussitôt qu'une forme de parenté peut être établie.

³⁹ *Ibid*, p.8.

⁴⁰ *Ibid*, p.9.

⁴¹ *Ibid*.

« Une fois que le mécanisme de l'analogie a été mis en marche, rien ne garantit qu'il s'arrêtera⁴² ». Je me suis aperçue que ce procédé allait directement dans le sens des interprétations multiples. Si plusieurs regroupements sont formés à partir d'un texte, ces mêmes associations formeront d'autres sous-groupes afin de créer de plus en plus de significations différentes. « L'interprète a le droit et le devoir de supposer que ce que l'on pensait être la signification d'un signe est en fait le signe d'une signification de plus⁴³ ». Eco donne l'exemple que nous-mêmes pensons en termes d'identité et de similitude. Sauf que, dans la vie de tous les jours, nous savons distinguer celles qui sont significatives et pertinentes de celles qui sont illusoire. Nous formons nos propres associations. Par malheur, si nous nous trompons, nous n'accorderions que peu d'importance à cet « échec » de parenté. Par contre, si nous tentions obstinément de montrer qu'il y a bel et bien parenté, nous serions l'illustration parfaite de l'omniprésence du doute à notre esprit. C'est la différence entre une interprétation sensée et une interprétation paranoïaque. Le paranoïaque est celui qui voit un secret auquel l'auteur ferait allusion dans son texte. Par exemple, un lecteur qui procède à une interprétation sensée observera que, dans l'introduction de ma réflexion critique, les mots « naissance » et « mathématique » apparaissent curieusement dans le même contexte. Le lecteur paranoïaque commencera à s'interroger sur les mystérieux motifs qui m'ont amenée à associer ces deux mots particuliers. « Pour en arriver à lire et le monde et les textes sous le mode du soupçon, il faut avoir mis au point une espèce particulière de méthode obsessionnelle. Le soupçon, en lui-même, n'est pas pathologique⁴⁴ ». Ce qui semble évident doit être élaboré à l'aide

⁴² *Ibid*, p.43.

⁴³ *Ibid*.

⁴⁴ *Ibid*, p.44.

d'hypothèses qu'il faut tester. Eco me console en disant qu'« il ne faut pas surestimer les indices par leur manifestation plus importante en terme de visibilité⁴⁵ ».

Cette théorie est incomplète et je trouve cela déplorable. Si on ne se fie qu'au texte, je crois qu'on manquera d'informations. Il faut aller chercher ailleurs. Je demeure encore sceptique. Peut-être fais-je preuve d'obstination, mais je continue de croire que le texte à lui seul ne peut nous donner toutes les réponses. L'auteur a forcément des intentions lorsqu'il écrit, sinon pourquoi écrire? Et quoi que plusieurs en disent, je pense que le contexte socio-historique influence autant l'auteur dans ses choix d'écriture que l'œuvre dans son impact sur le monde et dans sa manière d'être lue. Par exemple, même si un auteur du début du XXI^e siècle décide d'écrire un livre dont l'histoire se déroule à la Renaissance, il est évident qu'il l'écrira avec le regard « moderne » qu'il pose sur cette époque. Les choses qu'il connaît sur cette période viendront « fausser » son jugement quant à ses choix d'écriture. Par « fausser », j'entends « fabriquer » une authenticité. Vouloir « faire vrai » pour donner aux lecteurs l'impression d'authenticité est une tâche difficile et dangereuse. Trop en savoir sur une époque rend les choix d'écriture ambigus. Si le lecteur savait que l'auteur n'a pas vécu à cette période, il saurait juger de la « fausseté » de ce qui est écrit. S'il n'y avait que le texte qui était pris en considération, le lecteur serait porté à croire des choses qui s'avèreraient probablement erronées. Eco donne l'exemple des interprètes des « adeptes du voile » qui discernent chez Dante un langage secret bardé de références à des questions érotiques et d'invectives codées contre l'Église. Eco se sert de l'analyse de Gabriele Rossetti pour démontrer des occurrences

⁴⁵ *Ibid*, p.45.

dans l'œuvre de Dante : rose, avec une croix à l'intérieur sous laquelle apparaît un pélican qui nourrit ses petits avec sa propre chair; convaincu que Dante appartenait à la Fraternité de la Rose-Croix et était franc-maçon⁴⁶. À partir de cela, Rossetti ira fouiller le texte de Dante pour retrouver ces symboles. Résultat : « [...] il ne découvre aucune analogie remarquable avec le symbolisme maçonnique⁴⁷ » puisqu'il avait débuté son analyse avec des prédispositions qui ne véhiculaient pas assez d'occurrences (ou analogies) pour les faire valoir. De plus, Rossetti ne semblait pas s'apercevoir qu'il nageait en plein anachronisme concernant la Fraternité de la Rose-Croix puisque Dante la précédait. Eco cite Thomas Kuhn en disant que « [...] pour être acceptée comme un paradigme, une théorie doit paraître meilleure que les autres théories en lice, mais qu'il n'est pas nécessaire qu'elle explique tous les faits auxquels elle se rapporte⁴⁸ ». Eco ajoute que cette théorie ne doit toutefois pas avoir un pouvoir explicatif inférieur à celui des théories antérieures. Si Rossetti avait tenu compte du contexte socio-historique d'écriture de l'œuvre, il aurait constaté son erreur au début de son analyse. C'était un projet ambitieux, mais qui devient totalement dépourvu d'intérêt lorsqu'on apprend qu'il tentait de rechercher des symboles qui n'existaient pas encore.

J'en arrive au dernier point auquel je voudrais m'attarder. Eco dit que l'objectif de ce « débat classique avait pour but de découvrir dans un texte ou bien ce que son auteur avait l'intention de dire, ou bien ce que le texte dit indépendamment des intentions de son

⁴⁶ *Ibid*, p.50.

⁴⁷ *Ibid*, p.51.

⁴⁸ *Ibid*, p.54.

auteur⁴⁹ ». Enfin, il est question de l'auteur! Comme j'aurais aimé, l'espace d'un instant, qu'il mentionne l'importance de celui qui écrit. Mais cette joie était de courte durée, car il revient à la charge en disant que

[...] ce n'est qu'après avoir accepté la seconde alternative (ce que le texte dit indépendamment des intentions de son auteur) que l'on peut se demander si ce que l'on a découvert correspond à ce que le texte dit par rapport à sa cohérence textuelle et d'un système de signification [...] ou bien à ce que les destinataires y trouvent par leurs propres systèmes d'attentes⁵⁰.

J'aimerais bien discuter de cela avec Eco, car il me semble entêté! Pour lui, « [...] l'intention de l'auteur est particulièrement difficile à mettre au jour et fréquemment sans intérêt pour l'interprétation d'un texte et l'intention de l'interprète se contente souvent de faire entrer le texte dans un moule qui réponde à ses fins⁵¹ », comme il a su bien l'illustrer avec l'exemple de Rossetti. Je ne crois pas que les auteurs possèdent toutes les réponses. Certains ne comprennent même pas ce qu'ils ont écrit. Je crois tout de même qu'ils peuvent détenir des informations susceptibles d'éclairer, voire d'orienter, notre lecture vers des avenues que nous n'aurions pas envisagées. À partir de cela, il ne suffirait pas simplement de rester dans leur voie, mais de leur montrer aussi d'autres voies interprétatives possibles. « Un texte est un dispositif conçu dans le but de produire son Lecteur Modèle⁵² ». J'aurais souhaité qu'Eco parle davantage de sa vision du Lecteur Modèle et qu'il apporte un exemple de ce qu'il croit être ou ne pas être ce genre de lecteur. Revenons pour la dernière fois au texte. Malgré mon scepticisme quant à l'analyse d'une œuvre par rapport à son seul contenu, l'essentiel est que dans l'*intentio*

⁴⁹ *Ibid*, p.58.

⁵⁰ *Ibid*.

⁵¹ *Ibid*, p.23.

⁵² *Ibid*, p.58.

operis, « [...] toute interprétation donnée portant sur une certaine portion d'un texte peut-être acceptée si elle est confirmée par une autre portion du même texte, et elle doit être rejetée si elle est contestée également par une autre portion du même texte⁵³ ». Je dois avouer que l'on retrouve dans cette théorie une logique incontestable qui échappe encore malheureusement à certains théoriciens qui s'acharnent à donner du sens à un texte où il n'y en a peut-être pas.

À la suite de cette mise au point, il est temps d'expliquer mon processus d'écriture pour *La valse des ombres* à l'aide de mes découvertes. Faire des choix dans cet univers complexe et méconnu qu'est l'autofiction ne fut pas une simple tâche, alors j'ai décidé d'exploiter ce genre et de l'interpréter à ma manière.

PARTIE 4 : APPLICATION DE LA THÉORIE À LA VALSE DES OMBRES

Pourquoi avoir choisi de mettre en relation l'autofiction et la surinterprétation? Parce qu'il me semblait que ces deux sujets étaient interreliés. L'autofiction et la surinterprétation vont bien ensemble, car il est d'autant plus simple d'imaginer des choses lorsque l'auteur sous-entend par la voix de son narrateur que « ça lui est déjà arrivé ». Cela donne l'impression qu'il existe un lien de parenté, un référent « réel » entre ce qui est dit et ce qui est sous-entendu. Après tout, dans quelle mesure pouvons-nous être certains que l'écrivain utilise réellement sa vie pour créer des histoires de fiction, et ce, même s'il le dit?

⁵³ *Ibid*, p.59.

Dans *La valse des ombres*, la narratrice n'est connue sous aucun prénom. Elle relate par le « je » les tourments de sa vie et raconte les mésaventures de ses deux amis Emma et Billy. Comme le genre autofictionnel ne semble en aucun cas obliger les écrivains à baptiser leur personnage par leur propre prénom, et comme il ne s'agissait pas d'une autobiographie, je trouvais que le « je » créait une plus grande distance quant à la proximité auteur-personnage souvent associée à cette forme de littérature intime. « L'anonymat du protagoniste peut évidemment relever d'une stratégie fictionnelle. [...] Par le biais de l'anonymat, le roman à la première personne retrouverait ainsi l'objectivité dont se pare le narrateur omniscient⁵⁴ ». C'est plutôt par les indices descriptifs de ce personnage narrateur qu'il est possible d'établir diverses spéculations quant à son identité réelle. « La position du personnage dans l'espace peut, comme sa position dans le temps, rappeler celle de l'auteur⁵⁵ ». Dans mon récit de création, le « je » termine un mémoire de maîtrise et éprouve plusieurs difficultés pour l'achèvement de son projet. Je conviens que pour un lecteur qui ne me connaît pas du tout, cela peut sembler banal.

La situation se complique lorsque le texte situe le parallèle au niveau psychologique, car l'intériorité, se déroband aux procédures de vérification, est toujours soupçonnable de fictionnalisation. Le lecteur préférera s'appuyer sur les faits, la vie publique de l'auteur, sa carrière professionnelle, son inscription dans la société, pour établir des rapprochements fiables entre les deux histoires⁵⁶.

Cependant, j'ai déjà mentionné que je m'étais mise en scène, et comme je suis en train de procéder à l'interprétation de ce mémoire de création, alors cette question est « réglée ». Je considérais qu'il n'était pas nécessaire d'exposer tout de ma vie et de ma

⁵⁴ GASPARINI, Philippe, *Est-il je?*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p.40.

⁵⁵ *Ibid*, p.49.

⁵⁶ *Ibid*, p.51.

personne, comme c'est le cas pour l'autobiographie, et de laisser planer un soupçon de mystère.

Ce que j'ai écrit dans *La valse des ombres* est à la fois fiction et vérité. Vérité trafiquée et fiction teintée de réel, voyons cela de ces deux angles. Je voulais que mes personnages possèdent tous une partie de moi. Alors même si le « je » représente principalement l'auteur, j'ai décidé d'inclure un petit détail de fantaisie pour le personnage secondaire qu'est Emma. Je l'ai nommée à partir de la sonorité de mes initiales : M.-A. (Marie-Andrée). « Si l'auteur souhaite augmenter la distance qui le sépare du narrateur, donc l'hésitation du lecteur quant à leur identité, il peut baptiser son héros d'un prénom légèrement différent du sien⁵⁷ ». Comme je racontais des souvenirs, et même si ces souvenirs ne m'appartenaient pas tous, je trouvais intéressant de me les approprier indirectement par le choix de ce prénom en m'immisçant dans le personnage secondaire. Cela rejoignait en tout point ce que Philippe Gasparini suggérait : « En codant le nom du héros, le roman autobiographique [comme il se plaît à nommer l'autofiction] sollicite la sagacité du lecteur qu'il transforme en espion d'une vie mise en énigme⁵⁸ ». Pourquoi l'auteur d'une œuvre autofictionnelle devrait-il se contenter de s'inclure uniquement dans le personnage principal? N'est-il pas la voix de tous les autres? Vincent Colonna mentionne que le phénomène de « personnalité multiple⁵⁹ » dans l'écriture autofictionnelle est fréquent, justement par cette implication de l'auteur dans ses personnages. Il va de soi que je n'ai pas tenté l'expérience pour tous les protagonistes du

⁵⁷ *Ibid*, p.35.

⁵⁸ *Ibid*, p.37.

⁵⁹ COLONNA, Vincent, *Autofiction & Autres mythomanies littéraires*, Auch (France), Tristram, 2004, p.168.

récit, mais je décidais quand même de ce que j'allais leur faire dire et je modifiais le réel pour obtenir l'histoire « idéale », celle que je désirais.

De plus, l'utilisation du prénom « [...] annonce aussi un mouvement rétrospectif, dans la mesure où le "petit nom" renvoie au temps révolu de l'enfance et de l'adolescence. [...] Le prénom connote l'intime, l'"intérieur" qui renvoie à l'"antérieur"⁶⁰ ». Les histoires qui sont racontées dans *La valse des ombres* se déroulent dans le passé, dans la jeunesse des personnages. Ils évoluent au fil des pages, vieillissent, passent à l'âge adulte. Je trouvais important d'écrire le récit comme s'il s'agissait d'une conversation à sens unique. Le caractère intime liant les personnages se devait d'être transmis aux lecteurs comme s'ils avaient été présents avec eux. La narratrice procède à une sorte de bilan. Pour ce faire, elle revient sur des éléments du passé afin de mieux cerner son existence actuelle. Elle amorce une série de retours en arrière qui favorisent l'agencement de l'action : « [...] l'emboîtement des histoires permet d'enchaîner des épisodes non consécutifs. [...] On verra parfois le roman autobiographique reprendre ce procédé pour cadrer de plus en plus précisément un événement significatif⁶¹ ». Quel est-il cet événement significatif? Il y en a plusieurs dans la vie des personnages, mais celui qui a tout déclenché dans l'univers de la narratrice est le rejet par l'être aimé. Ce sentiment d'abandon est venu amplifier le comportement « impulsif compulsif » du personnage principal en faisant déferler sur le lecteur un flot d'idées, d'actions et de souvenirs. Malgré toute l'angoisse provoquée par l'écriture de son mémoire de maîtrise, le mal d'amour demeure le thème central du récit.

⁶⁰ GASPARINI, Philippe, *Est-il je?*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p.34.

⁶¹ *Ibid*, p.197.

Étant donné que je ne suis pas une personnalité publique, il peut s'avérer difficile de visualiser la mince limite qui sépare la fiction de la réalité. C'est ce qui me semble rendre le jeu encore plus amusant. Choisir l'autofiction plutôt que l'autobiographie permet de repousser les limites et de troubler le lecteur dans son interprétation, surtout ceux qui me connaissent et qui s'interrogent sur l'authenticité des propos. Libre à vous de faire votre propre interprétation ou surinterprétation de *La valse des ombres*.

CONCLUSION

Au commencement de ce projet, j'étais mal à l'aise avec l'idée d'avoir choisi de travailler sur l'autofiction. J'esquivais le sujet lorsqu'on m'interrogeait sur mes recherches. Je tentais par tous les moyens de faire croire que j'expérimentais diverses choses. Pourquoi? Parce que l'autofiction était mal vue par mes pairs! Ce genre leur semblait trop facile à écrire, à composer. Ils s'imaginaient que s'inspirer de sa propre vie simplifiait les choses ou demandait moins d'imagination. Je crois qu'ils confondaient avec l'autobiographie, où l'on « n'invente rien » et où l'on se contente de raconter des faits « véridiques ». En fait, ils ne croyaient pas que l'autofiction pouvait être un véritable genre. Il est vrai que même si les spécialistes de la littérature ne s'entendent pas encore sur la question, bon nombre d'ouvrages existent justement pour tenter de percer le mystère de cette forme de littérature intime fictionnelle. Comme j'aimerais aujourd'hui pouvoir dire à ces mauvaises langues à quel point ils se trompaient!

D'un autre côté, en faisant plusieurs lectures, je suis tombée sur cette phrase de Vincent Colonna qui m'amena à comprendre un peu leur réticence : « Si l'autofiction permet de romancer sa vie, c'est peut-être la littérature mise à la portée de tous, sa démocratisation!⁶² » Je trouvais cette réflexion quelque peu élitiste, comme si l'écriture devait être réservée à un petit groupe d'initiés. Mes collègues de travail pensaient probablement qu'une histoire a moins de valeur si elle n'est pas entièrement constituée de fiction. Pourtant, comme je l'ai mentionné auparavant, tout ce qui est écrit provient en

⁶² COLONNA, Vincent, *Autofiction & Autres mythomanies littéraires*, Auch (France), Tristram, 2004, p.72.

partie de l'auteur, puisque c'est lui qui pose les choix d'écriture et qu'il écrit à partir de ce qu'il sait. Même s'il ne se met pas en scène, il est possible qu'il plonge dans des souvenirs personnels ou dans des sentiments pour les faire vivre à des personnages totalement étrangers et fabriqués de toutes pièces.

Cette création, *La valse des ombres*, je l'ai faite en toute conscience que certains lecteurs chercheraient à savoir d'où je viens, où je vis, si tout cela est vrai... C'est tout naturel. Ils liront le texte, qui ne sera plus le mien, et l'interpréteront au meilleur de leurs connaissances. Peut-être en diront-ils des sottises? Peut-être découvriront-ils des associations de sens auxquelles je n'avais guère prêté attention? Eco voyait de la surinterprétation lorsqu'on essayait de faire dire quelque chose au texte et que celui-ci ne le disait pas. Maintenant, je sais comment je devrai accueillir les interprétations sur cette création; les mots apporteront le sens et les lecteurs multiplieront les sens possibles.

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU, Didier, *L'auto-analyse de Freud*, Paris, PUF, 1988.

ARTIÈRES, Philippe, LEJEUNE, Philippe et VIOLLET, Catherine, *Genèse du «Je»*, Paris, CNRS Éditions, 2001.

ASSOUN, Paul-Laurent, *Lacan*, Paris, PUF, Coll. «Que sais-je?», 2003.

ASSOUN, Paul-Laurent, *Littérature et psychanalyse; Freud et la création littéraire*, Paris, Ellipses, Coll. «Thèmes et Études», 1996.

BALZANO, Flora, *Soigne ta chute*, Québec, Lanctôt Éditeur, Coll. «Petite collection Lanctôt», 2001.

BEAUJOUR, Michel, *Miroirs d'encre*, Paris, Seuil, 1980.

CHABOT, Sébastien, *Ma mère est une marmotte*, Montréal, Point de fuite, 2004.

CHAURETTE, Normand, *Scènes d'enfants*, Montréal, Leméac, 1986.

CHEN, Ying, *La mémoire de l'eau*, Montréal, Leméac, Coll. «Babel», 1992.

CHIANTARETTO, Jean-François, *Écriture de soi et narcissisme*, Ramonville Saint-Agne (France), Érès, 2002.

COHN, Dorrit, *Le propre de la fiction*, Paris, Seuil, Coll. «Poétique», 2001.

COLONNA, Vincent, *Autofiction & Autres mythomanies littéraires*, Auch (France), Tristram, 2004.

DAUNAIS, Isabelle, *Frontière du roman. Le personnage réaliste et ses fictions*, Montréal, PUM, 2002.

Sous la dir. de DELCROIX, Maurice et HALLYN, Fernand, *Introduction aux études littéraires; méthodes du texte*, Paris, Duculot, 1995.

DICKNER, Nicolas, *Nikolski*, Québec, Éditions Alto, 2007.

DOUBROVSKY, Serge, *Le livre brisé*, Paris, B. Grasset, 1989.

ECO, Umberto, RORTY, Richard, CULLER, Jonathan et BROOKE-ROSE, Christine, *Interprétation et surinterprétation*, éd. par Stefan Collini, trad. Jean-Pierre Cometti, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

FREUD, Sigmund, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard, Coll. «Folio/Essai», 1986.

FREUD, Sigmund, *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1970.

GAGNON, Madeleine, *Mémoires d'enfance*, Notre-Dame-des-Neiges (Québec), Éditions Trois-Pistoles, Coll. «Écrire», 2001.

GASPARINI, Philippe, *Est-il je?*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

GURSDORF, Georges, *Les écritures du moi*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1991.

HALL, Calvin S., *L'A.B.C. de la psychologie freudienne*, Paris, Les Éditions Aubier Montaigne, Coll. «La chair et l'esprit», 1971.

Sous la dir. de HAREL, Simon, JACQUES, Alexandre et ST-AMAND, Stéphanie, *Le cabinet d'autofictions*, Montréal, Cahiers du Célat (UQAM), 2000.

HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes; l'expression du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, A. Collin, Coll. «U», 2003.

LABRÈCHE, Marie-Sissi, *Borderline*, Montréal, Les Éditions du Boréal, Coll. «Compact», 2000.

LABRÈCHE, Marie-Sissi, *La Brèche*, Montréal, Les Éditions du Boréal, Coll. «Compact», 2002.

LACAN, Jacques, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse 1954-1955*, Paris, Seuil, 1978.

NELLIGAN, Émile, *Poèmes choisis*, Montréal, Fidès, 1977.

NELLIGAN, Émile, *Poésie complète 1896-1941*, Montréal, Fidès, Coll. «Bibliothèque québécoise», 1992.

NOTHOMB, Amélie, *Métaphysique des tubes*, Paris, Éditions Albin Michel, Coll. «Livre de Poche», 2000.

POIRIER, Jacques, participation de ERNST, Gilles et ERNEAU, Michel, *Écriture de soi et lecture de l'autre*, Dijon, Édition Universitaire de Dijon, 2002.

RABATÉ, Dominique, *Vers une littérature de l'épuisement*, Paris, J.Corti, 1991.

ROBERT, Marthe, *La traversée littéraire*, Paris, B. Grasset, 1994.

ROBERT, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1977.

ROBIN, Régine, *Le golem de l'écriture; de l'autofiction au cybersoi*, Montréal, XYZ, 1997.

SCHNEIDER, Michel, *Valeurs de mots*, Paris, Gallimard, 1985.

TADIÉ, Jean-Yves, *La critique littéraire au XX^e siècle*, Paris, Pierre Belfond, Coll. «Pocket/Agora», 1987.

TRUBY, John, *The Anatomy of Story: 22 steps to Becoming a Master Storyteller*, Macmillan, 2007.

VENTRESQUE, Renée, *L'autobiographie: du désir au mensonge*, Montréal, L'Harmattan, Coll. «Les mots, la vie», no 9, 1996.

VIGNEAULT, Guillaume, *Carnets de naufrage*, Montréal, Les Éditions du Boréal, Coll. «Compact», 2000.

WYSS, André, *Éloge du phrasé*, Paris, PUF, 1999.

